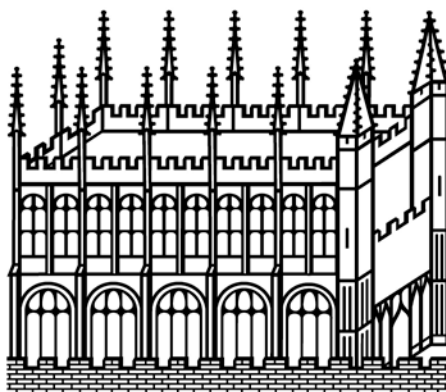




Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

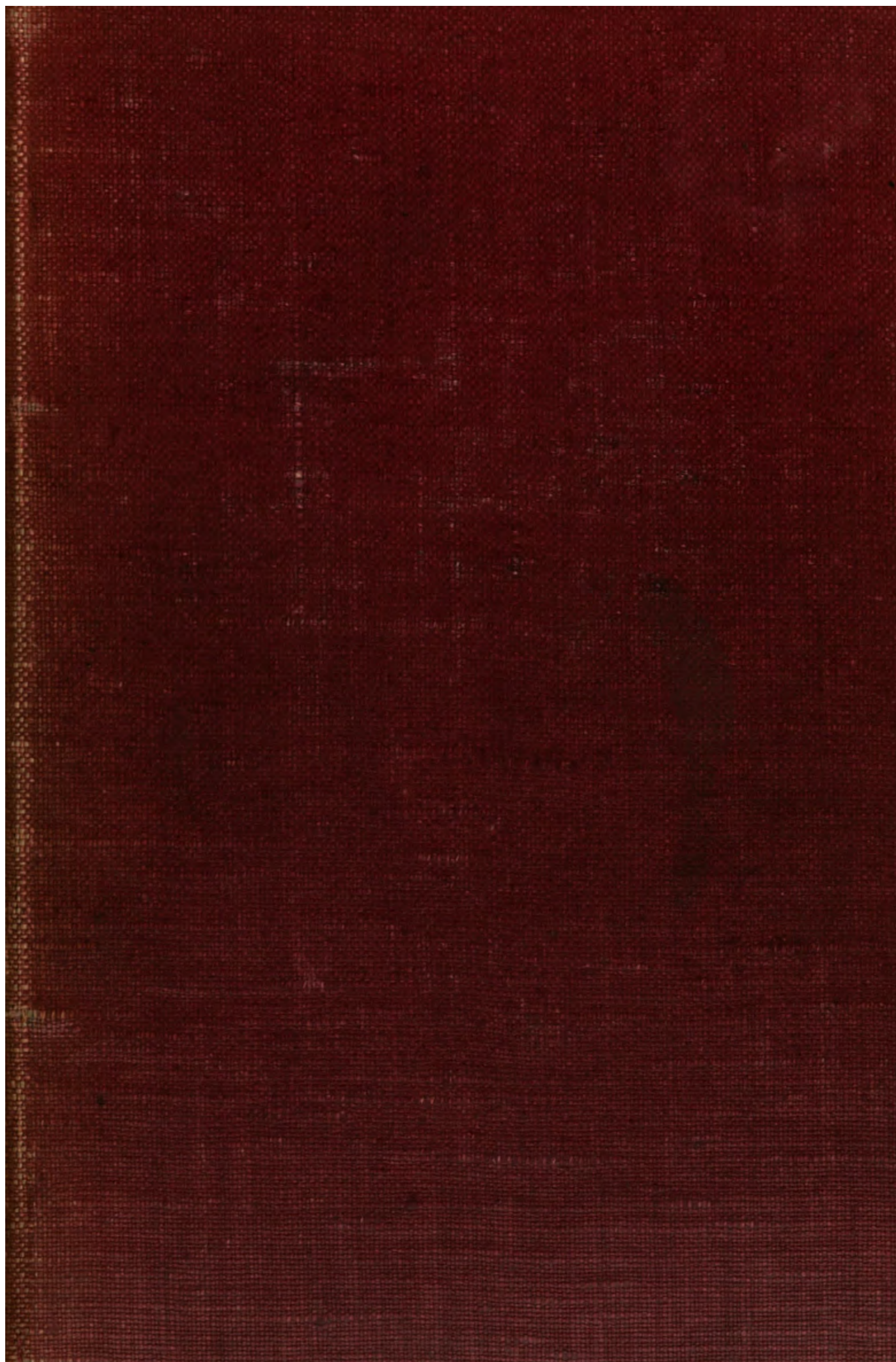
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

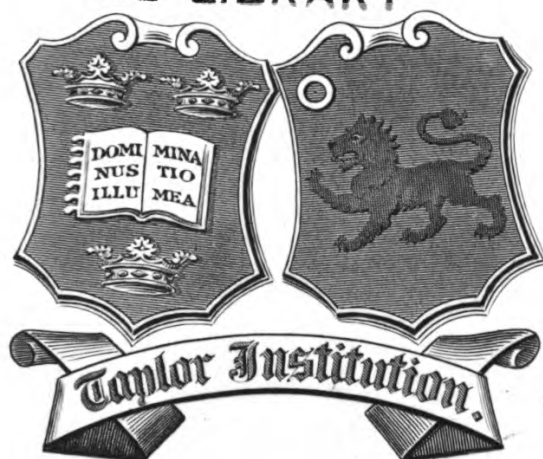


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

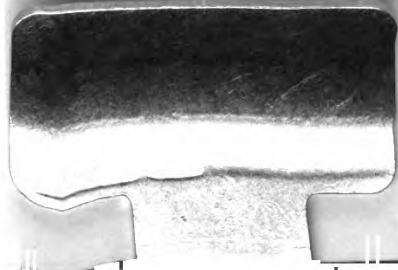


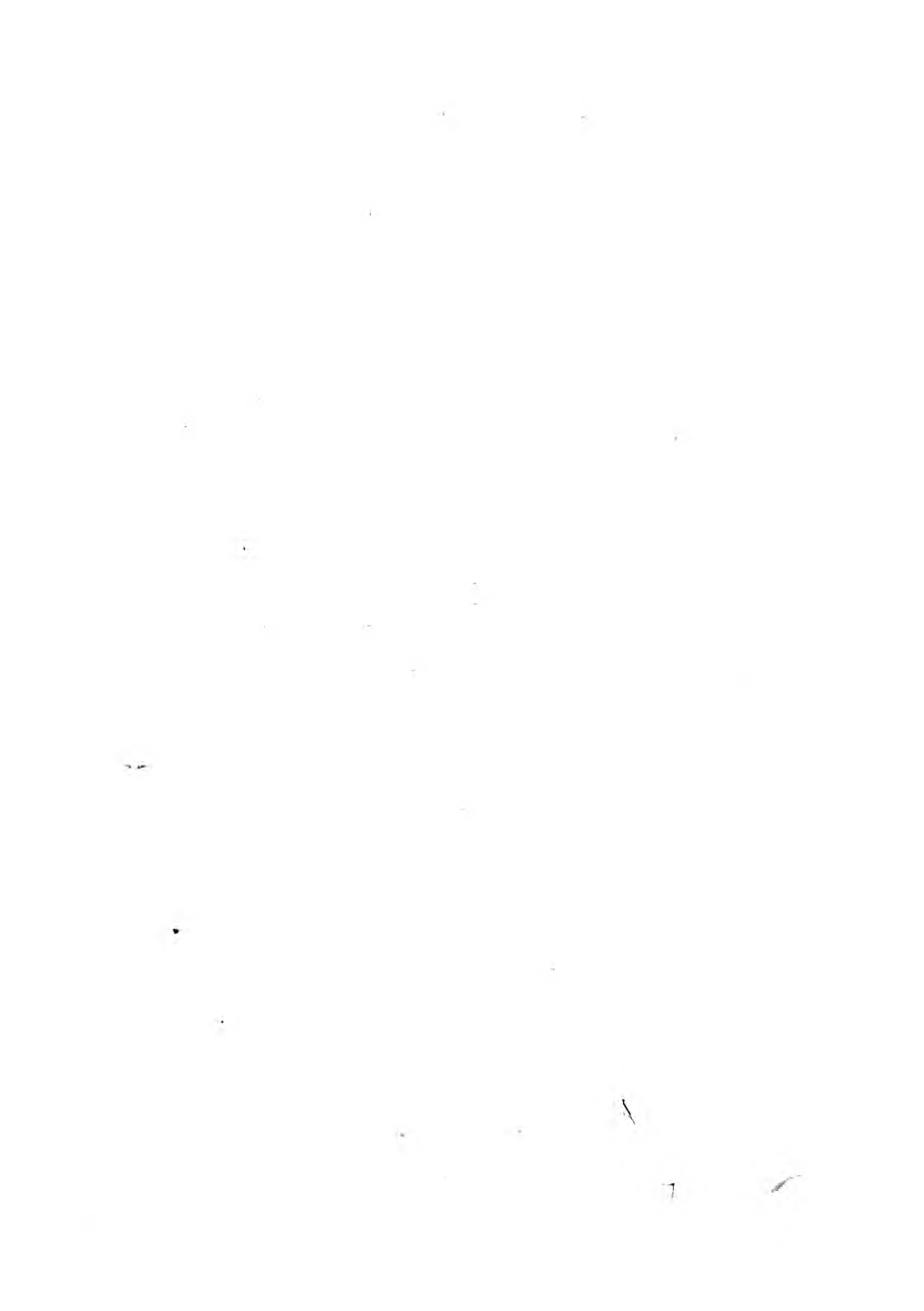
N.S. 5. d. 7.

CONFINED TO
THE LIBRARY



1/5 6171 A. 2







ŒUVRES COMPLÈTES
DE
JULES LAFORGUE



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
JULES LAFORGUE

II
— POÉSIES —

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ
LE CONCILE FÉERIQUE. — DERNIERS VERS
APPENDICE



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*49 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 49.*

*250 exemplaires sur papier vergé pur fil
numérotés de 50 à 299.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1391

Tous droits réservés

POÉSIES

II



DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

1881-1886

Nous donnons le livre *Des Fleurs de bonne volonté* à titre de document. Une note placée en tête de l'édition des *Derniers Vers de Jules Laforgue*, publiée en 1890 par M. Édouard Dujardin, expose ceci : « Laforgue cessa de travailler à *Des Fleurs de bonne volonté* en 1886. A cette époque, bien que la rédaction n'en fût pas définitive, il eut l'intention de les publier chez l'éditeur Léon Vanier. Abandonnant ce projet, il sacrifia son livre, qu'il ne considéra plus que comme un répertoire pour des poèmes nouveaux. Ça et là, et abondamment, il y prit des idées, des images et des vers qui, associés à des éléments originaux, formèrent le *Concile féerique* et les *Derniers Vers*. » Mais la mort surprit l'auteur avant qu'il eût employé, en les modifiant ou non, toutes ses premières poésies. Il nous a semblé qu'elles méritaient d'être connues, et, pour n'en point détruire l'ordonnance, nous reproduisons intégralement le livre *Des Fleurs de bonne volonté*.

I

AVERTISSEMENT

Mon père (un dur par timidité)
Est mort avec un profil sévère;
J'avais presque pas connu ma mère,
Et donc vers vingt ans je suis resté.

Alors, j'ai fait d'la littérature,
Mais le Démon de la Vérité
Sifflotait tout l'temps à mes côtés :
« Pauvre ! as-tu fini tes écritures... »

Or, pas le cœur de me marier,
Etant, moi, au fond, trop méprisable !
Et elles, pas assez intraitables !!
Mais tout l'temps là à s'extasier !...

C'est pourquoi je vivotte, vivotte,
Bonne girouette aux trent'-six saisons,
Trop nombreux pour dire oui ou non...
— Jeunes gens ! que je vous serv' d'Iote !

Copenhague, Elseneur.
1^{er} janvier 1886.

II DV 9 L. 12

FIGUREZ-VOUS UN PEU

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir,
Ne voyant que boire à Mes Lèvres ! ou mourir.....

Je m'enlève rien que d'y penser ! Quel baptême
De gloire intrinsèque, attirer un « Je vous aime » !

L'attirer à travers la société, de loin,
Comme l'aimant la foudre ; un', deux ! ni plus, ni moins.

Je t'aime ! comprend-on ? Pour moi tu n'es pas comme
Les autres ; jusqu'ici c'était des messieurs, l'Homme...

Ta bouche me fait baisser les yeux ! et ton port
Me transporte ! (et je m'en découvre des trésors...)

Et c'est ma destinée incurable et dernière
D'épier un battement *à moi* de tes paupières !

Oh ! je ne songe pas au reste ! J'attendrai,
Dans la simplicité de ma vie faite exprès...

Te dirai-je au moins que depuis des nuits je pleure,
Et que mes parents ont bien peur que je n'en meure?...

Je pleure dans des coins; je n'ai plus goût à rien;
Oh ! j'ai tant pleuré, dimanche, en mon paroissien !

Tu me demandes pourquoi Toi ? et non un autre...
Je ne sais; mais c'est bien Toi, et point un autre !

J'en suis sûre comme du vide de mon cœur,
Et... comme de votre air mortellement moqueur...

— Ainsi, elle viendrait, évadée, demi morte,
Se rouler sur le paillason qu'est à ma porte !

Ainsi, elle viendrait à Moi ! les yeux bien fous
Et elle me suivrait avec cet air partout !

III

METTONS LE DOIGT SUR LA PLAIE

Que le pur du bonheur m'est bien si je l'escompte !...
Ou ne le cueille qu'en refrains de souvenance !...
O rêve, ou jamais plus ! Et fol je me balance
Au-dessus du Présent en Ariel qui a honte.

¶ Mais, le cru, quotidien, et trop voyant Présent !
Et qui vous met au pied du mur, et qui vous dit :
« A l'instant, ou bonsoir ! » et ne fait pas crédit,
Et m'étourdit le cœur de ses airs suffisants !

Tout vibrant de passé, tout pâle d'espérance,
Je fais signe au Présent : « Oh ! sois plus diaphane ? »
Mais il me bat la charge et mine mes organes !
Puis, le bateau : parti, j'ulule « Oh ! recommence..... »

Et lui seul est bien vrai ! — mais je me mords la main

Plutôt ! (je suis trop jeune... ou, trop agonisant...)

Ah ! rien qu'un pont entre mon Cœur et le Présent !

O lourd Passé, combien ai-je encor de demains ?

O cœur aride

Mais sempiternelle,

O ma citerne

Des Danaïdes !...

IV

MANIAQUE

POLONIUS (aside) : Though this be
madness, yet there is method in't.

Eh oui que l'on en sait de simples,
Aux matins des villégiatures,
Foulant les prés ! et dont la guimpe
A bien quelque âme pour doublure.....

Mais, chair de pêche, âme en rougeurs !
Chair de victime aux Pubertés,
Ames prêtes, d'un voyageur
Qui passe, prêtes à dater !

Et Protées valseurs sans vergogne !
Changeant de nom, de rôle (d'âme !)
Sœurs, mères, veuves, Antigones,
Amantes ! mais jamais ma Femme.

Des pudeurs devant l'Homme?... — et si
J'appelle, moi, ces falbalas,
La peur d'examens sans merci ?
Et si je ne sors pas de là !

V DV 3

LE VRAI DE LA CHOSE

Ah ! c'est pas sa chair qui m'est tout,
Et suis pas qu'un grand cœur pour elle;
Non, c'est d'aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !

Oh ! vous m'entendez bien !
Oh ! vous savez comme on y vient;
Oh ! vous savez parfaitement qu'il y a moyen,
Et comme on s'y attelle.

Lui défeuiller quel Tout je suis,
Et que ses yeux, perdus m'en suivent !
Et puis un soir : « Tu m'as séduit
» Pourtant ! » — et l'aimer toute vive.

••

Et s'aimer tour à tour,
Au gras soleil des basses-cours,
Et vers la Lune, et puis partout ! avec toujours
En nobles perspectives...

Oh ! c'est pas seulement la chair,
Et c'est pas plus seulement l'âme ;
C'est l'Esprit édénique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

VI

RIGUEURS A NULLE AUTRE PAREILLES

Dans un album,
Mourait fossile
Un géranium
Cueilli aux Iles.

Un fin Jongleur
En vieil ivoire
Raillait la fleur
Et ses histoires.....

— « Un requiem !
Demandait-elle.
— « Vous n'aurez rien,
» Mademoiselle ! »

VII

AQUARELLE EN CINQ MINUTES

OPHELIA : T' is brief, my lord.
HAMLET : As woman's love.

Oh ! oh ! le temps se gâte,
L'orage n'est pas loin,
Voilà que l'on se hâte
De rentrer les foins !...

L'abcès perce !
V'là l'averse !
O grabuges
Des déluges !...

Oh ! ces ribambelles
D'ombrelles !

Oh ! cett' Nature
En déconfiture !...

Sur ma fenêtre,
Un fuchsia
A l'air paria
Se sent renaître...

VIII

ROMANCE

HAMLET : To a nunnery, go.

J'ai mille oiseaux de mer d'un gris pâle,
Qui nichent au haut de ma belle âme,
Ils en emplissent les tristes salles
De rythmes pris aux plus fines lames...

Or, ils salissent tout de charognes,
Et aussi de coraux, de coquilles;
Puis volent en ronds fous, et se cognent
A mes probes lambris de famille...

Oiseaux pâles, oiseaux des sillages !
Quand la fiancée ouvrira la porte,
Faites un collier de coquillages
Et que l'odeur de charogn's soit forte !...

Qu'Elle dise : « Cette âme est bien forte
» Pour mon petit nez... — je me r'habille.
» Mais ce beau collier ? hein, je l'emporte?
» Il ne lui sert de rien, pauvre fille..... »

IX

C.F. PETITES MISÈRES DE JUILLET

(Le Serpent de l'Amour
Monte, vers Dieu, des linges.
Allons, rouges méninges,
Faire un tour).

Ecoutez, mes enfants ! — « Ah ! mourir, mais me tordre
» Dans l'orbe d'un exécutant de premier ordre ! »
Rêve la Terre, sous la vessie de saïndoux
De la Lune laissant fuir un air par trop doux,
Vers les Zéniths de brasiers de la Voie Lactée
(Autrement beaux ce soir que les Lois constatées)...
Juillet a dégainé ! Touristes des beaux yeux,
Quels jubés de bonheur échafaudent ces cieux,
Semis de pollens d'étoiles, manne divine
Qu'éparpille le Bon Pasteur à ses gallines !...

Et puis, le vent s'est tant surmené l'autre nuit !
Et demain est si loin ! et ça souffre aujourd'hui !
Ah ! pourrir !... — Vois, la Lune même (cette amie)
Salive et larmoie en purulente ophtalmie...

Et voici que des bleus sous-bois ont miaulé
Les mille nymphes ! et (qu'est-ce que vous voulez)
Aussitôt mille touristes des yeux las rôdent,
Tremblants, mais le cœur harnaché d'âpres méthodes !
Et l'on va. Et les uns connaissent des sentiers
Qu'embaument de trois mois les fleurs d'abricotiers ;
Et les autres, des parcs où la petite flûte
De l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes
(Oh ! ces lunaires oiseaux bleus dont la chanson
Lunaire, après dégel, vous donne le frisson !)
Et d'autres, les terrasses pâles où le triste
Cor des paons réveillés fait que Plus Rien n'existe !
Et d'autres, les joncs des mares où le sanglot
Des rainettes vous tire maint sens mal éclos ;
Et d'autres, les prés brûlés ou l'on rampe ; et d'autres
La Boue où, semble-t-il, Tout ! avec nous se vautre !...

Les capitales échauffantes, même au frais
Des Grands Hôtels tendus de pâles cuirs gaufrés,

Faussent. — Ah ! mais ailleurs, aux grandes routes,
Au coin d'un bois mal famé, rien n'est aux écoutes...
Et celles dont le cœur gante six et demi,
Et celles dont l'âme est gris-perle, en bons amis,
Et d'un port panaché d'édénique opulence,
Vous brûlent leurs vaisseaux mondains vers des Enfances !

« Oh ! t'enchanter un peu la muqueuse du cœur ! »
« Ah ! Vas-y, je n'ai plus rien à perdre à cett'heur',
» La Terre est en plein air et ma vie est gâchée,
» Ne songe qu'à la Nuit, je ne suis point fâchée. »
Et la vie et la Nuit font patte de velours...
Se dépècent d'abord de grands quartiers d'amour....
Et lors, les chars de foin, pleins de bluets, dévalent
Par les vallons des moissons équinoxiales...
O lointains balafres de bleuâtres éclairs
De chaleur ! puis ils regriperont, tous leurs nerfs
Tressés, vers l'hostie de la Lune syrupeuse...
— Hélas ! tout ça, c'est des histoires de muqueuses...

6 — Détraqué, dites-vous ? Ah ! par rapport à Quoi ?
— D'accord ; mais le Spleen vient, qui dit que l'on déchoit
Hors des fidélités noblement circonscrites.
— Mais le Divin chez nous confond si bien les rites !

— Soit; mais le Spleen dit vrai : ô surplis des Pudeurs,
C'est bien dans vos plis blancs telsquels qu'est le Bonheur !
— Mais, au nom de Tout ! on ne peut pas ! La Nature
Nous rue à dénouer dès Janvier leur ceinture !
— Bon ! si le Spleen t'en dit, saccage universel !
Nos êtres vont par sexe, et sont trop usuels,
Saccagez ! — Ah ! saignons, tandis qu'elles déballent
Leurs serres de Beauté pétale par pétale !
Les vignes de nos nerfs bourdonnent d'alcools noirs,
O Sœurs ! ensanglantons la Terre, ce pressoir
Sans Planteur de Justice ! — Ah ! tu m'aimes, je t'aime
Quela Mort ne nous ait qu'IVRES-MORTS DE NOUS-MÊMES !

(Le Serpent de l'Amour
Cuve Dieu dans les linges;
Ah ! du moins nos méninges
Sont à court).

X

ESTHÉTIQUE

Je fais la cour à ma Destinée;
Et demande : « Est-ce pour cette année? »

Je la prends par la douceur, en Sage,
Tout aux arts, au bon cœur, aux voyages...

Et vais m'arlequinant des défroques
Des plus grands penseurs de chaque époque...

Et saigne ! en jurant que je me blinde
Des rites végétatifs de l'Inde...

Et suis digne, allez ! d'un mausolée
En pleine future Galilée !

De la meilleur^e grâce du monde,
Donc, j'attends que l'Amour me réponde...

Ah ! tu sais que Nul ne se dérange,
Et que, ma foi, vouloir faire l'ange...

Je ferai l'ange ! Oh ! va, Destinée,
Ta nuit ne m'irait pas chiffonnée !

Passe ! et grâce pour ma jobardise...
Mais, du moins, laisse que je te dise,

Nos livres bons, entends-tu, nos livres
Seuls, te font ces yeux fous de Survivre

Qui vers ta Matrice après déchaînent
Les héros du viol et du sans-gêne.

Adieu. Noble et lent, vais me remettre
A la culture des Belles-Lettres.

XI

DIMANCHES

O Dimanches bannis

De l'infini

Au delà du microscope et du télescope,
Seuil nuptial où la chair s'affale en syncope...

Dimanches citoyens

Bien quotidiens

De cette école à vieux cancans, le vieille Europe,
Où l'on tourne, s'en tricotant des amours myopes...

Oh ! tout Lois sans appel,

Je sais, ce Ciel,

Et non un brave toit de famille, un bon dôme
Où s'en viennent mourir, très-appréciés, nos psaumes !

C'est fort beau comme fond
A certains fronts,
Des Lois ! et pas de plus bleue matière à diplômes..
— Mais, c'est pas les Lois qui fait le bonheur, hein l'Homme ?

XII

DIMANCHES

Oh ! ce piano, ce cher piano,
Qui jamais, jamais ne s'arrête,
Oh ! ce piano qui geint là-haut
Et qui s'entête sur ma tête !

Ce sont de sinistres polkas,
Et des romances pour concierge,
Des exercices délicats,
Et *La Prière d'une vierge* !

Fuir ? où aller, par ce printemps ?
Dehors, dimanche, rien à faire...
Et rien à fair' non plus dedans...
Oh ! rien à faire sur la Terre !...

Ohé, jeune fille au piano !
Je sais que vous n'avez point d'âme !
Puis pas donner dans le panneau
De la nostalgie de vos gammes...

Fatals bouquets du Souvenir,
Folles légendes décaties,
Assez ! assez ! vous vois venir,
Et mon âme est bientôt partie...

Vrai, un Dimanche sous ciel gris,
Et je ne fais plus rien qui vaille,
Et le moindre orgu' de Barbari
(Le pauvre !) m'empoigne aux entrailles !

Et alors, je me sens trop fou !
Marié, je tuerais la bouche
De ma mie ! et, à deux genoux,
Je lui dirais ces mots bien louches :

« Mon cœur est trop, ah trop central !
» Et toi, tu n'es que chair humaine;
» Tu ne vas donc pas trouver mal
» Que je te fasse de la peine ! »

**

XIII

AVANT-DERNIER MOT

L'Espace?
— Mon Cœur
Y meurt
Sans traces...

En vérité, du haut des terrasses,
Tout est bien sans cœur.

La Femme?
— J'en sors,
La mort
Dans l'âme...

En vérité, mieux ensemble on pâme
Moins on est d'accord.

Le Rêve?
— C'est bon
Quand on
L'achève...

En vérité, la Vie est bien brève,
Le Rêve bien long.

Que faire
Alors
Du corps
Qu'on gère?

En vérité, ô mes ans, que faire
De ce riche corps?

Ceci,
Cela,
Par-ci
Par-là...

En vérité, en vérité, voilà.
X Et pour le reste, que Tout m'ait en sa merci.

XIV

L'ÉTERNEL QUIPROQUO

Droite en selle
A passé
Mad'moiselle
Aïssé !

Petit cœur si joli !
Corps banal ! mais alacre,
Un colis
Dans un fiacre.

Ah ! les flancs
Tout brûlants
De fringales
Séminales,

Elle écoute
Par les routes
Si le cor
D'un Mondor
Ne s'exhale
Pas encor !
— Oh ! raffale-
Moi le corps

Des salives
Corrosives
Dont mes flancs
Vont bëlant !

— O vous Bon qui passez
Donnez-moi des nouvelles
De ma Belle
Mad'moiselle
Aïssé.

Car ses épaules
Sont ma console,
Mon Acropole !

XV

PETITE PRIÈRE SANS PRÉTENTIONS

Notre Père qui étiez aux cieux...
PAUL BOURGET.

Notre Père qui êtes aux cieux (oh ! là-haut,
Infini qui êtes donc si inconcevable !)
Donnez-nous notre pain quotidien... — Oh ! plutôt,
Laissez-nous nous asseoir un peu à Votre Table !...

Dites ! nous tenez-vous pour de pauvres enfants,
A qui l'on doit encor cacher les Choses Graves ?
Et *Votre Volonté* n'admet-elle qu'esclaves
Sur cette terre comme au ciel?... — C'est étouffant !

Au moins, *Ne vous induisez pas*, par vos sourires,
En la tentation de baiser votre cœur !
Et laissez-nous en paix, morts aux mondes meilleurs,
Paître, dans notre coin, et forniquer, et rire !...

Paître, dans notre coin, et forniquer, et rire !...

XVI

Verlaine.

DIMANCHES

HAMLET : Have you a daughter?

POLONIUS : I have, my lord.

HAMLET: Let her not walk in the sun:
conception is a blessing; but not as your
daughter may conceive.

Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve,
Il pleut, il pleut, bergère ! sur le fleuve...

Le fleuve a son repos dominical;
Pas un chaland, en amont, en aval.

Les Vêpres carillonnent sur la ville.
Les berges sont désertes, sans idylles.

Passe un pensionnat (ô pauvres chairs !)
Plusieurs ont déjà leurs manchons d'hiver.

Une qui n'a ni manchon, ni fourrures
Fait, tout en gris, une pauvre figure.

Et la voilà qui s'échappe des rangs,
Et court? ô mon Dieu, qu'est-ce qu'il lui prend?

Et elle va se jeter dans le fleuve.
Pas un batelier, pas un chien Terr'-Neuve.

Le crépuscule vient; le petit port
Allume ses feux. (Ah ! connu, l'décor !).

La pluie continue à mouiller le fleuve,
Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve.

XVII

CYTHÈRE

Quel lys sut ombrager ma sieste?
C'était (ah ne sais plus comme !) au bois trop sacré
Où fleurir n'est pas un secret.
Et j'étais fui comme la peste.
« Je ne suis pas une âme leste ! »
Ai-je dit alors, et leurs chœurs m'ont chanté : « Reste »

Et la plus grande, oh ! si mienne ! m'a expliqué
La floraison sans commentaires
De cette hermétique Cythère
Au sein des mers comme un bosquet,
Et comment quelques couples vraiment distingués
Un soir ici ont débarqué.....

Non la nuit sait pas de pelouses,
D'un velours bleu plus brave que ses lents vallons !

Plus invitant au : dévalons !
Et déjoueur des airs d'épouse !
Et qui telle une chair jalouse,
En ses accrocs plus éperdument se recouse !...

Et la faune et la flore étant comme ça vient,
On va comme ça vient; des roses
Les sens, des floraisons les poses,
Nul souci du tien et du mien;
Quant à des classements en chrétiens et païens,
Ni le climat ni les moyens.

Oui, fleurs de vies en confidences,
Mains oisives dans les toisons aux gros midis,
Tatouages des concettis;
L'un mimant d'inédites danses
L'autre sur la piste d'essences...
—Eh quoi? Nouveau-venu, vos larmes recommencent !

— Réveil meurtri, je m'en irai je sais bien où;
Un terrain vague, des clôtures,
Un âne plein de foi pâture
Des talons perdus sans dégoût,
Et braît vers moi (me sachant aussi rosse et doux)
Que je desserre son licou.

XVIII *Dv 3*

DIMANCHES

Je m'ennuie, natal ! je m'ennuie,
Sans cause bien appréciable,
Que bloqué par les boues, les dimanches, les pluies,
En d'humides tabacs ne valant pas le diable.

Hé là-bas, le prêtre sans messes !
Ohé, mes petits sens hybrides !...
Et je bats mon rappel ! et j'ulule en détresse,
Devant ce Moi, tonneau d'Ixion des Danaïdes.

Oh ! m'en aller, me croyant libre,
Désattelé des bibliothèques,
Avec tous ces passants cuvant en équilibre
Leurs cognacs d'Absolu, leurs pâtés d'Intrinsèque !...

Messieurs, que roulerais tranquille,
Si j'avais au moins ma formule,
Ma formule en pilules dorées, par 'ces villes
Que vont pavant mes jobardises d'incrédule !...

(Comment lui dire : « Je vous aime » ?
Je me connais si peu moi-même).
Ah ! quel sort ! Ah ! pour sûr, la tâche qui m'incombe
M'aura sensiblement rapproché de la tombe.

XIX

X ALBUMS X

On m'a dit la vie au Far-West et les Prairies,
Et mon sang a gémi : « Que voilà ma patrie !... »
Déclassé du vieux monde, être sans foi ni loi,
Desperado ! là-bas, là-bas, je serai roi !...
Oh ! là-bas, m'y scalper de mon cerveau d'Europe ! —
Piaffer, redevenir une vierge antilope, —
Sans littérature, un gars de proie, citoyen —
Du hasard et sifflant l'argot californien ! —
Un colon vague et pur, éleveur, architecte,
Chasseur, pêcheur, joueur, au-dessus des Pandectes !
Entre la mer, et les Etats Mormons ! Des venaisons
Et du whisky ! vêtu de cuir, et le gazon
Des Prairies pour lit, et des ciels des premiers âges
Riches comme des corbeilles de mariage !...
Et puis quoi ? De bivouac en bivouac, et la Loi
De Lynch ; et aujourd'hui des diamants bruts aux doigts,

Et ce soir nuit de jeu, et demain la refuite
Par la Prairie et vers la folie des pépites !...
Et, devenu vieux, la ferme au soleil levant,
Une vache laitière et des petits-enfants.....
Et, comme je dessine au besoin, à l'entrée
Je mettrais : « Tatoueur des bras de la contrée ! »
Et voilà. Et puis, si mon grand cœur de Paris
Me revenait, chantant : « Oh ! pas encor guéri !
» Et ta postérité, pas pour longtemps coureuse !... »
Et si ton vol, Condor des Montagnes-Rocheuses,
Me montrait l'Infini ennemi du confort,
Eh ! bien, j'inventerais un culte d'Age d'or,
Un code social, empirique et mystique,
Pour des Peuples Pasteurs modernes et védiques !...

Oh ! qu'ils sont beaux les feux de paille ! qu'ils sont fous,
Les albums ! et non incassables, mes joujoux !...

XX DV3

CÉLIBAT, CÉLIBAT,
TOUT N'EST QUE CÉLIBAT

Sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer de souffrants organes,
Etre deux avant qu'on se fane !
Ne serai-je qu'un monomane
Dissolu
Par ses travaux de décadent et de reclus?

Partout, à toute heure, le thème
De leurs toilettes, de leurs airs,
Des soirs de plage aux bals d'hiver,
Est : « Prenez ! ceci est ma chair ! »
Et nous-mêmes,
Nous leurs crions de tous nos airs : « A moi ! je t'aime !

Et l'on se salue et l'on feint.....
Et l'on s'instruit dans des écoles,
Et l'on s'évade et l'on racole
De vénales et tristes folles;
Et l'on geint
En vers, en prose. Au lieu de se tendre la main !

Se serrer la main sans affaires !
Selon les cœurs, selon les corps !
Trop tard. Des faibles et des forts
Dans la curée des durs louis d'or...
Pauvre Terre !
Histoire Humaine : — histoire d'un célibataire...

XXI

DIMANCHES

Je ne tiens que des mois, des journées et des heures...

Dès que je dis oui ! tout feint l'en-exil...

Je cause de fidèles demeures,

On me trouve bien subtil;

Oui ou non, est-il

D'autres buts que les mois, les journées et les heures?

L'âme du Vent gargouille au fond des cheminées...

L'âme du Vent se plaint à sa façon;

Vienne Avril de la prochaine année,

Il aura d'autres chansons !...

Est-ce une leçon,

O Vent qui gargouillez au fond des cheminées?

Il dit que la Terre est une simple légende
Contée au possible par l'Idéal...

— Eh bien, est-ce un sort, je vous l'demande?

— Oui, un sort ! car c'est fatal.

— Ah ! ah ! pas trop mal,

Le jeu de mot ! — Mais folle, oh ! folle, la légende...

XXII

LE BON APOTRE

Nous avons beau baver nos plus fières salives,
Leurs yeux sont tout ! Ils rêvent d'aumônes furtives !

O chairs de sœurs, ciboires de bonheur ! On peut
B'aguer, la paire est là ; comme un et un font deux.

— Mais ces yeux, plus on va, se fardent de mystère !
— Eh bien, travaillons à les ramener sur Terre !

— Ah ! la chasteté n'est en fleur qu'en souvenir !
— Mais ceux qui l'ont cueillie en renaissent martyrs !

Martyres mutuels ! de frère à sœur sans Père !
Comment ne voit-on pas que c'est là notre Terre ?

Et qu'il n'y a que ça ! que le reste est impôts
Dont nous n'avons pas même à chercher l'à-propos !

Il faut répéter ces choses ! Il faut qu'on tette
Ces choses ! jusqu'à ce que la Terre se mette,

Voyant enfin que Tout vivotte sans Témoin,
A vivre aussi pour Elle, et dans son petit coin !

Et c'est bien dans ce sens, moi, qu'au lieu de me taire,
Je persiste à narrer mes petites affaires.

XXIII

PETITES MISÈRES D'OCTOBRE

Octobre m'a toujours fiché dans la détresse;
Les Usines, cent goulots fumant vers les ciels...
Les poulardes s'engraissent
Pour Noël.

Oh ! qu'alors, tout bramant vers d'albes atavismes,
Je fonds mille Icebergs vers les septentrions
D'effarants mysticismes
Des Sions !...

Car les seins distingués se font toujours plus rares;
Le légitime est tout, mais à qui bon ma cour?
De qui bénir mes Lares
Pour toujours?

Je ferai mes oraisons aux Premières Neiges;
Et je crierai au Vent : « Et toi aussi, forçat ! »
Et rien ne vous allège
Comme ça.

(Avec la neige tombe une miséricorde
D'agonie; on a vu des gens aux cœurs de cuir
Et méritant la corde
S'en languir.)

• Mais vrai, s'écarteler les lobes, jeu de dupe...
Rien, partout, des saisons et des arts et des dieux,
Ne vaut deux sous de jupe,
Deux sous d'yeux.

Donc, petite, deux sous de jupe en œillet tiède,
Et deux sous de regards, et tout ce qui s'ensuit...
Car il n'est qu'un remède
A l'ennui.

XXIV *DV3, 10*

GARE AU BORD DE LA MER

Kerscer. Côtes du Danemarck.
Aube du 1^{er} janvier 1886.

On ne voyait pas la mer, par ce temps d'embruns,
Mais on l'entendait maudire son existence :
« Oh ! beuglait-elle, qu'il fût seulement Quelqu'Un ! »...
Et elle vous brisait maint bateau pas-de-chance.

Et, ne pouvant mordre le steamer, les autans
Mettaient nos beaux panaches de fumée en loques !
Et l'Homme renvoyait ses comptes à des temps
Plus clairs, et sifflotait : « Cet Univers se moque,

» Il raille ! Et qu'il me dise où l'on voit Mon Pareil !
» Allez, déroulez vos parades sidérales,
» Messieurs ! Un temps viendra que l'Homme, fou d'éveil,
» Fera pour les Pays Terre-à-Terre ses malles !

» Il crut à l'Idéal ! Ah ! milieux détraquants
» Et bazars d'oripeaux ! Si c'était à refaire,
» Chers madrépores, comme on ficherait le camp
» Chez vous ! Oh ! même vers la Période Glaciaire !...

» Mais l'Infini est là, gare de trains ratés,
» Où les gens, aveuglés de signaux, s'apitoient
» Sur le sanglot des convois, et vont se hâter
» Tout à l'heure ! et crever en travers de la voie...

» — Un fin sourire (tel ce triangle d'oiseaux
» D'exil sur ce ciel gris !) peut traverser mes heures ;
» Je dirai : passe, oh ! va, ne fais pas de vieux os
» Par ici, mais vide au plus tôt cette demeure... »

Car la vie est partout la même. On ne sait rien !
Mais c'est la Gare ! et faut chauffer qui pour les fêtes
Futures, qui pour les soi-disant temps anciens.
Oh, file ton rouet, et prie et reste honnête.

XXV

IMPOSSIBILITÉ DE L'INFINI EN HOSTIES

O lait divin ! potion assurément cordiale
A vomir les gamelles de nos aujourd'hui !
Quel bon docteur saura décrocher ta timbale
Pour la poser sur ma simple table de nuit,
Un soir, sans bruit?

J'ai appris, et tout comme autant de riches langues,
Les philosophies et les successives croix;
Mais pour mener ma vie au Saint-Graal sans gangue,
Nulle n'a su le mot, le Sésame-ouvre-toi,
Clef de l'endroit.

Oui, dilapidé ma jeunesse et des bougies
A regalaniser le fond si enfantin
De nos plus immémoriales liturgies,
Et perdu à ce jeu de purs et sûrs instincts,
Tout mon latin.

L'Infini est à nos portes ! à nos fenêtres !
Ouvre, et vois ces Nuits Loin, et tout le Temps avec !...
Qu'il nous étouffe donc ! puisqu'il ne saurait être
En une hostie, une hostie pour nos sales becs,
Ah ! si à sec !...

XXVI

BALLADE

OPHELIA You are merry, my lord.

HAMLET : Who, I?

OPHELIA : Ay, my lord.

HAMLET : O God, your only jig-maker. What should a man do but be merry?

OPHELIA : ?

Oyez, au physique comme au moral,
Ne suis qu'une colonie de cellules
De raccroc; et ce sieur que j'intitule
Moi, n'est, dit-on, qu'un polypier fatal !

De mon cœur un tel, à ma chair védique,
Comme de mes orteils à mes cheveux,
Va-et-vient de cellules sans aveu,
Rien de bien solvable et rien d'authentique.

Quand j'organise une descente en Moi,
J'en conviens, je trouve là, attablée,
Une société un peu bien mêlée,
Et que je n'ai point vue à mes octrois.

Une chair bêtement staminifère,
Un cœur illusoirement pistillé,
Sauf certains jours, sans foi, ni loi, ni clé,
Où c'est précisément tout le contraire.

Allez, c'est bon. Mon fatal polypier
A distingué certaine polypièrè;
Son monde n'est pas trop mêlé, j'espère...
Deux yeux café, voilà tous ses papiers.

XXVII

PETITES MISÈRES D'HIVER

Vers les libellules
D'un crêpe si blanc des baisers
Qui frémissent de se poser,
Venus de si loin, sur leurs bouts cicatrisés,
Ces seins, déjà fondants, ondulent
D'un air somnambule...

Et cet air enlise
Dans le défoncé des divans
Rembourrés d'eiders dissolvants
Le Cygne du Saint-Graal, qui rame en avant !
Mais plus pâle qu'une banquise
Qu'Avril dépayse...

Puis, ça vous réclame,
Avec des moues d'enfant goulû,
Du romanesque à l'absolu,
Mille Pôles plus loin que tout ce qu'on a lu !...
Laissez, laissez, le Cygne, ô Femme !
Qu'il glisse, qu'il rame,

Oh ! que, d'une haleine,
Il monte, séchant vos crachats,
Au Saint-Graal, des blancs pachas
Et n'en revienne qu'avec un plan de rachat
Pour sa petite sœur humaine
Qui fait tant de peine...

XXVIII *Dv 3*

DIMANCHES

HAMLET : Lady, shall I lie in your lap?

(Il s'agenouille devant Ophélie.)

OPHELIA . No, my lord.

HAMLET : I mean, my head upon your lap?

OPHELIA : Ay, my lord.

HAMLET Do you think I meant country matters?

OPHELIA : I think nothing, my lord.

HAMLET : That's a fair thought to lie between maid's legs.

OPHELIA : What is, my lord?

HAMLET : Nothing.

Les nasillardes cloches des dimanches
A l'étranger,
Me font que j'ai de la vache enragée
Pour jusqu'à la nuit, sur la planche;
Je regarde passer des tas de robes blanches.

La jeune fille au joli paroissien
Rentre au logis;
Son corps se sent l'âme fort reblanchie,
Et, raide, dit qu'il appartient
A une tout autre race que le mien !

Ma chair, ô Sœur, a bien mal à son âme.
Oh ! ton piano
Me recommence ! et ton cœur s'y ânonne
En ritournelles si infâmes,
Et ta chair, sur quoi j'ai des droits ! s'y pâme..

Que je te les tordrais avec plaisir,
Ce cœur, ce corps !
Et te dirais leur fait ! et puis encore
La manière de s'en servir !
Si tu voulais ensuite m'approfondir...

XXIX

LE BRAVE, BRAVE AUTOMNE !

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne,
Au point de vue artiste.

Car le vent, je l'connais,
Il est de mes amis !
Depuis que je suis né
Il fait que j'en gémis...

Et je connais la neige,
Autant que ma chair même,
Son froment me protège
Contre les chairs que j'aime...

Et comme je comprends
Que l'automnal soleil
Ne m'a l'air si souffrant
Qu'à titre de conseil !...

Puis rien ne saurait faire
Que mon spleen ne chemine
Sous les spleens insulaires
Des petites pluies fines...

Ah ! l'automne est à moi,
Et moi je suis à lui,
Comme tout à « pourquoi? »
Et ce monde à « et puis? »

Quand reviendra l'automne,
Cette saison si triste,
Je vais m'la passer bonne
Au point de vue artiste.

XXX

DV3, 4

DIMANCHES

C'est l'automne, l'automne, l'automne...
Le grand vent et toute sa séquelle !
Rideaux tirés, clôture annuelle !
Chute des feuilles, des Antigones,
Des Philomèles,
Le fossoyeur les remue à la pelle...

(Mais, je me tourne vers la mer, les Éléments !
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements !
Ainsi qu'un pauvre, un pâle, un piètre individu
Qui ne croit en son Moi qu'à ses moments perdus...)

Mariage, ô dansante bouée
Peinte d'azur, de lait doux, de rose,
Mon âme de Corsaire morose,
Va, ne sera jamais renflouée !...
Elle est la chose
Des coups de vent, des pluies, et des nuées...

(Un soir, je crus en Moi ! J'en faillis me fiancer !
Est-ce possible...Où donc tout ça est-il passé !...
Chez moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Ah ! faudrait modifier cette situation...)

XXXI

PETITES MISÈRES D'AOUT

Oh ! quelle nuit d'étoiles, quelles saturnales !

Oh ! mais des galas inconnus

Dans les annales

Sidérales !

Bref, un Ciel absolument nu !

O Loi du Rythme sans appel !

Que le moindre Astre certifie

Par son humble chorégraphie,

Mais nul spectateur éternel.

Ah ! la Terre humanitaire

N'en est pas moins terre-à-terre !

Au contraire.

La Terre, elle est ronde
Comme un pot-au-feu,
C'est un bien pauv' monde
Dans l'Infini bleu.

Cinq sens seulement, cinq ressorts pour nos essors...
Ah ! ce n'est pas un sort !
Quand donc nos cœurs s'en iront-ils en huit ressorts !...

Oh ! le jour, quelle turne !
J'en suis tout taciturne.
Oh ! ces nuits sur les toits !
Je finirai bien par y prendre froid.

Tiens, la Terre,
Va te faire
Très lan-laïre !

— Hé ! pas choisi
D'y naître, et hommes !
Mais nous y sommes,
Tenons-nous-y.

| La pauvre Terre, elle est si bonne !...
| Oh ! désormais je m'y cramponne
De tous mes bonheurs d'autochtone.

Tu te pâmes, moi je me vautre.
Consolons-nous les uns les autres.

XXXII

SOIRS DE FÊTES

Je suis la Gondole enfant chérie
Qui arrive à la fin de la fête,
Pour je ne sais quoi, par bouderie,
(Un soir trop beau me monte à la tête !)

Me voici déjà près de la digue;
Mais la foule sotte et pavoisée,
Ah ! n'accourt pas à l'Enfant Prodigue !
Et danse, sans perdre une fusée...

Ah ! c'est comme ça, femmes volages !
C'est bien. Je m'exile en ma gondole
(Si frêle !) aux mouettes, aux orages,
Vers les malheurs qu'on voit au Pôle !

— Et puis, j'attends sous une arche noire...
Mais nul ne vient; les lampions s'éteignent;
Et je maudis la nuit et la gloire !
Et ce cœur qui veut qu'on me dédaigne !

XXXIII

FIFRE

OPHELIA : You are keen, my lord, you
are keen.

HAMLET : It would cost you a groan-
ing to take off my edge.

OPHELIA : Still better and worse.

HAMLET : So you must take your
husbands.

Pour un cœur authentique,
Me ferais des blessures !
Et ma Littérature
Fermerait boutique.

Oh ! qui me ravira !
C'est alors qu'on verra
Si je suis un ingrat !

O petite âme brave,
O chair fière et si droite !
C'est moi, que je convoite
D'être votre esclave !

(Oui, mettons-nous en frais,
Et nous saurons après
Traiter de gré à gré.)

— « Acceptez, je vous prie,
» O Chimère fugace,
» Au moins la dédicace
» De ma vague vie?... »

« Vous me dites avoir
» Le culte du Devoir ?
» Et moi donc ! venez voir... ,

XXXIV

DIMANCHES

HAMLET: I have heard of your paintings too, well enough. God hath given you one face, and you make yourselves another; you jig, you amble, and you lisp, and nickname God's creatures and make your wantonness your ignorance. Go to; I'll no more on't; it hath made me mad. To a nunnery, go.

N'achevez pas la ritournelle,
En prêtant au piano vos ailes,
O mad'moiselle du premier.
Ça me rappelle l'Hippodrome,
Où cet air cinglait un pauvre homme
Déguisé en clown printanier.

Sa perruque arborait des roses,
Mais, en son masque de chlorose,

Le trèfle noir manquait de nez !
Il jonglait avec des cœurs rouges,
Mais sa valse trinquait aux bouges
Où se font les enfants mort-nés.

Et cette valse, ô mad'moiselle,
Vous dit les Roland, les dentelles
Du bal qui vous attend ce soir !
— Ah ! te pousser par tes épaules
Décolletées, vers de durs pôles
Où je connais un abattoir !

Là, là, je te ferai la honte !
Et je te demanderai compte
De ce corset cambrant tes reins,
De ta tournure et des frisures
Achalandant contre nature
Ton front et ton arrière-train.

Je te crierai : « Nous sommes frères !
» Alors, vêts-toi à ma manière,
» Ma manière ne trompe pas ;
» Et perds ce dandinement louche
» D'animal lesté de ses couches,
Et galopant par les haras ! »

Oh ! vivre uniment autochtones
Sur cette terre (où nous cantonne
Après tout notre être tel quel !)
Et sans préférer, l'âme aigrie,
Aux vers luisants de nos prairies
Les lucioles des prés du ciel;

Et sans plus sangloter aux heures
De lendemains, vers des demeures
Dont nous nous sacrons les élus.
Ah ! que je vous dis, autochtones !
Tant la vie à terre elle est bonne,
Quand on n'en demande pas plus.

XXXV

L'AURORE-PROMISE

Vois, les Steppes stellaires
Se dissolvent à l'aube...
La lune est la dernière
A s'effacer, badaude.

/ Oh ! que les cieux sont loin, et tout ! Rien ne prévaut !
Contre cet infini ; c'est toujours trop nouveau !...

Et vrai, c'est sans limites !...
T'en fais-tu une idée,
O jeune Sulamite
Vers l'aurore accoudée ?

L'Infini à jamais ! comprends-tu bien cela !
Et qu'autant que ta chair existe un au-delà ?

Non; ce sujet t'assomme.
Ton Infini; ta sphère,
C'est le regard de l'Homme,
Patron de cette Terre.

Il est le Fécondeur, le Galant Chevalier
De tes couches, la Providence du Foyer !

Tes yeux baisent Sa Poigne,
Tu ne te sens pas seule !
Mais lui bat la campagne
Du ciel, où nul n'accueille !...

Nulle Poigne vers lui, il a tout sur le dos;
Il est seul; l'Infini reste sourd comme un pot.

O fille de la Terre,
Ton dieu est dans ta couche !
Mais lui a dû s'en faire,
Et si loin de sa bouche !...

Il s'est fait de bons dieux, consolateurs des morts,
Et supportait ainsi tant bien que mal son sort,

Mais bientôt, son idée,
Tu l'as prise, jalouse !
Et l'as accommodée
Au culte de l'Épouse !

Et le Déva d'antan, Bon Cœur de l'Infini
Est là... — pour que ton lit nuptial soit béni !

Avec tes accessoires,
Ce n'est plus qu'une annexe
Du Tout-Conservatoire
Où s'apprête Ton Sexe.

Et ces autels bâtis de nos terreurs des cieux
Sont des comptoirs où tu nous marchandes tes yeux !

Les dieux s'en vont. Leur père
S'en meurt. — O Jeune Femme,
Refais-nous une Terre
Selon ton corps sans âme !

Ouvre-nous tout Ton Sexe ! et, sitôt, l'Au-delà
Nous est nul ! Ouvre, dis ? tu nous dois bien cela...

XXXVI DV 10

DIMANCHES

J'aurai passé ma vie à faillir m'embarquer
Dans de bien funestes histoires,
Pour l'amour de mon cœur de Gloire !...
— Oh ! qu'ils sont chers, les trains manqués
Où j'ai passé ma vie à faillir m'embarquer !...

Mon cœur est vieux d'un tas de lettres déchirées,
Oh ! Répertoire en un cercueil
Dont la Poste porte le deuil !...
— Oh ! ces veilles d'échauffourées
Où mon cœur s'entraînait par lettres déchirées !...

**

Tout n'est pas dit encor, et mon sort est bien vert.
O Poste, automatique Poste,
O yeux passants fous d'holocaustes,
Oh ! qu'ils sont là, vos airs ouverts !...
Oh ! comme vous guettez mon destin encor vert !

(Une, pourtant, je me rappelle,
Aux yeux grandioses
Comme des roses,
Et puis si belle !...
Sans nulle pose.

Une voix me criait : « C'est elle ! Je le sens ;
» Et puis, elle te trouve si intéressant ! »
— Ah ! que n'ai-je prêté l'oreille à ses accents !...)

XXXVII DVS

LA VIE QU'ELLES ME FONT MENER

Pas moi, despotiques Vénus
Offrant sur fond d'or le Lotus
Du Mal, coiffées à la Titus !

Pas moi, Circées
Aux yeux en grand deuil violet comme des pensées !
Pas moi, binious

Des Papesses des blancs Champs-Élysées des fous,
Qui vous relayez de musiques
Par le calvaire de techniques
Des sacrilèges domestiques !

Le mal m'est trop ! tant que l'Amour
S'échange par le temps qui court
Simple et sans foi comme un bonjour,

Des jamais franches
A celles dont le Sort vient le poing sur la hanche,
Et que s'éteint
La Rosace du Temple, à voir, dans le satin,
Ces sexes livrés à la grosse
Courir, en valsant, vers la Fosse
Commune des Modernes Noces.

O Rosace ! leurs charmants yeux
C'est des vains cadrans d'émail bleu
Qui marquent l'heure que l'on veut,
Non des pétales,
De ton Soleil des Basiliques Nuptiales !
Au premier mot,
Peut-être (on est si distinguée à fleur de peau !)
Elles vont tomber en syncope
Avec des regards d'antilope ; —
Mais tout leur être est interlope !

Tu veux pas fleurir fraternel ?
C'est bon, on te prendra tel quel,
Petit mammifère usuel !
Même la blague
Me chaut peu de te passer au doigt une bague.

— Oh ! quel grand deuil,
Pourtant, leur ferait voir leur frère d'un autre œil !
Voir un égal d'amour en l'homme
Et non une bête de somme
Là pour lui remuer des sommes !

Quoi? vais-je prendre un air géant,
Et faire appeler le Néant?
Non, non; ce n'est pas bienséant.
Je me promène
Parmi les sommités des colonies humaines;
Du bout du doigt
Je feuillette les versions de l'Unique Loi.
Et je vivotte et m'inocule
Les grands airs gris du crépuscule,
Et j'en garrule ! et j'en garrule !

XXXVIII

DIMANCHES

Mon Sort est orphelin, les vêpres ont tu leurs cloches...
Et ces pianos qui ritournellent, jamais las !...
Oh ! monter, leur expliquer mon apostolat !
Oh ! du moins, leur tourner les pages, être là,
Les consoler ! (J'ai des consolations plein les poches)..

Les pianos se sont clos. Un seul, en grand deuil, s'obstine...
Oh ! qui que tu sois, sœur ! à genoux, à tâtons,
Baiser le bas de ta robe dans l'abandon !...
Pourvu qu'après, tu me chasses, disant : « Pardon !
« Pardon, m'sieu, mais j'en aime un autre, et suis sa cousine ! »

Oh ! que je suis bien infortuné sur cette Terre !...
Et puis si malheureux de ne pas être Ailleurs !
Ailleurs, loin de ce savant siècle batailleur...
C'est là que je m'créerai un petit intérieur,
Avec Une dont, comme de Moi, Tout n'a que faire.

Une maigre qui me parlait,
Les yeux hallucinés de Gloires virginales,
De rendre l'âme, sans scandale,
Dans un flacon de sels anglais...

Une qui me fit oublier
Mon art et ses rançons d'absurdes saturnales,
En attisant, gauche vestale,
L'Aurore dans mes oreillers...

Et que son regard
Sublime
Comme ma rime
Ne permît pas le moindre doute à cet égard.

XXXIX

PETITES MISÈRES DE MAI

On dit : l'Express
Pour Bénarès !

La Basilique
Des gens cosmiques !

Allons, chantons
Le Grand Pardon !

Allons, Tityres
Des blancs martyres !

Chantons : Nenni !
A l'infini.

Hors des clôtures
De la Nature !

(Nous louerons Dieu,
En temps et lieu.)

Oh ! les beaux arbres
En candélabres !...

Oh ! les refrains
Des Pèlerins !...

Oh ! ces toquades
De Croisades !...

— Et puis, fourbu
Dès le début.

Et retour louche...
— Ah ! tu découches !

XL

PETITES MISÈRES D'AUTOMNE

121
HAMLET : Get thee to a nunnery ; why
wouldst thou be a breeder of sinners ?
I am myself indifferent honest ; but yet
I could accuse me of such things that it
were better, my mother had not borne
me. I am very proud, revengeful, am-
bitious ; with more offences at my beck,
than I have thoughts to put them in
etc... to a nunnery.

Je me souviens, — dis, rêvé ce bal blanc ?
Une, en robe rose et les joues en feu,
M'a tout ce soir-là dévoré des yeux,
Des yeux impérieux et puis dolents,
(Je vous demande un peu !)

Car vrai, fort peu sur moi d'un en vedette,
Ah ! pas plus ce soir-là d'ailleurs que d'autres,
Peut-être un peu mon natif air d'apôtre,
Empêcheur de danser en rond sur cette
Scandaleuse planète.

Et, tout un soir, ces grands yeux envahis
De moi ! Moi, dos voûté sous l'A quoi Bon ?
Puis, partis, comme à jamais vagabonds !
(Peut-être en ont-ils peu après failli?...)
Moi quitté le pays.

Chez nous, aux primes salves d'un sublime,
Faut battre en retraite. C'est sans issue.
Toi, pauvre, et t'escomptant déjà déçue
Par ce cœur (qui même eût plaint ton estime)
J'ai été en victime,

En victime après un joujou des nuits !
Ses boudoirs pluvieux mirent en sang
Mon inutile cœur d'adolescent...
Et j'en dormis. A l'aube je m'enfuis...
Bien égal aujourd'hui.

XLI

SANCTA SIMPLICITAS

Passants, m'induisse point en beautés d'aventure,
Mon Destin n'en saurait avoir cure;
Je ne peux plus m'occuper que des Jeunes Filles,
Avec ou sans parfum de famille.

Pas non plus mon chez moi, ces précaires liaisons,
Où l'on s'aime en comptant par saisons;
L'Amour dit légitime est seul solvable ! car
Il est sûr de demain, dans son art.

Il a le Temps, qu'un grand amour toujours convie;
C'est la table mise pour la vie;
Quand demain n'est pas sûr, chacun se gare vite !
Et même, autant en finir tout de suite.

Oh ! adjugés à mort ! comme qui conclueraient :

« D'avance, tout de toi m'est sacré,

» Et vieillesse à venir, et les maux hasardeux !

» C'est dit ! Et maintenant, à nous deux ! »

Vaisseaux brûlés ! et, à l'horizon, nul divorce !

C'est ça qui vous donne de la force !

O mon seul débouché ! — O mon vatout nubile !

A nous nos deux vies ! Voici notre île.

XLII

ESTHÉTIQUE

La Femme mûre ou jeune fille,
J'en ai frôlé toutes les sortes,
Des faciles, des difficiles.
Voici, l'avis que j'en rapporte :

C'est des fleurs diversement mises,
Aux airs fiers ou seuls selon l'heure,
Nul cri sur elles n'a de prise;
Nous jouissons, Elle demeure.

Rien ne les tient, rien ne les fâche,
Elles veulent qu'on les trouve belles,
Qu'on le leur râle et leur rabâche,
Et qu'on les use comme telles;

Sans souci de serments, de bagues,
Suçons le peu qu'elles nous donnent,
Notre respect peut être vague,
Leurs yeux sont hauts et monotones.

Cueillons sans espoirs et sans drames,
La chair vieillit après les roses;
Oh ! parcourons le plus de gammes !
Car il n'y a pas autre chose.

XLIII

L'ILE

C'est l'Ile; Eden entouré d'eau de tous côtés !...
Je viens de galoper avec mon Astarté
A l'aube des mers; on fait sécher nos cavales.
Des veuves de Titans délassent nos sandales,
Eventent nos tresses rousses, et je reprends
Mon Sceptre tout écaillé d'émaux effarants !
On est gai, ce matin. Depuis une semaine
Ces lents brouillards plongeaient mes sujets dans la peine,
Tout soupirants après un beau jour de soleil
Pour qu'on prît la photographie de Mon Orteil..

Ah ! non, c'est pas cela, mon Ile, ma douce île...
Je ne suis pas encore un Néron si sénile...
Mon île pâle est au Pôle, mais au dernier
Des Pôles, inconnu des plus fols baleiniers !

Les Icebergs entrechoqués s'avancant pâles
Dans les brumes ainsi que d'albes cathédrales
M'ont cerné sur un bloc; et c'est là que, très-seul,
Je fleuris, doux lys de la zone des linceuls,
Avec ma mie !

Ma mie a deux yeux diaphanes
Et viveurs ! et, avec cela, l'arc de Diane
N'est pas plus fier et plus hautement en arrêt
Que sa bouche ! (arrangez cela comme pourrez...)
Oh ! ma mie... — Et sa chair affecte un caractère
Qui n'est assurément pas fait pour me déplaire :
Sa chair est lumineuse et sent la neige, exprès
Pour que mon front pesant y soit toujours au frais,
Mon Front Équatorial, Serre d'Anomalies !...
Bref, c'est, au bas mot, une femme accomplie.

Et puis, elle a des perles tristes dans la voix...
Et ses épaules sont aussi de premier choix.
Et nous vivons ainsi, subtils et transis, presque
Dans la simplicité des gens peints sur les fresques,
Et c'est l'Ile. Et voilà vers quel Eldorado
L'Exode nihiliste a poussé mon radeau.

O lendemains de noce où nos voix mal éteintes
Chantent aux échos blancs la si grêle complainte :

LE VAISSEAU FANTOME

Il était un petit navire
Où Ugolin mena ses fils,
Sous prétexte, le vieux vampire !
De les fair' voyager gratis.

Au bout de cinq à six semaines,
Les vivres vinrent à manquer,
Il dit : « Vous mettez pas en peine ;
» Mes fils n'm'ont jamais dégoûté ! »

On tira z'à la courte paille,
Formalité ! raffinement !
Car cet homme, il n'avait d'entrailles
Qu'pour en calmer les tirail'ments,

Et donc, stoïque et légendaire,
Ugolin mangea ses enfants,
Afin d'leur conserver un père...
Oh ! quand j'y song', mon cœur se fend !

Si cette histoire vous embête,
C'est que vous êtes un sans-cœur !
Ah ! j'ai du cœur par d'ssus la tête,
Oh ! rien partout que rir's moqueurs !...

XLIV DV 3

DIMANCHES

LAERTES *to Ophelia* :
The charest maid is prodigal enough
If she unmask her beauty to the moon.

J'aime, j'aime de tout mon siècle ! cette hostie
Féminine en si vierge et destructible chair
Qu'on voit, au point du jour, altièrément sertie
Dans de cendreuses toilettes déjà d'hiver,
Se fuir le long des cris surhumains de la mer !

(Des yeux dégustateurs âpres à la curée;
Une bouche à jamais cloîtrée !)

(— Voici qu'elle m'honore de ses confidences;
J'en souffre plus qu'elle ne pense !)

Chère perdue, comment votre esprit éclairé,
Et ce stylet d'acier de vos regards bleuâtres
N'ont-ils pas su percer à jour la mise en frais
De cet économique et passager bellâtre?...
— Il vint le premier; j'étais seule devant l'âtre...

Hier l'orchestre attaqua
Sa dernière polka.

Oh ! l'automne, l'automne !
Les casinos
Qu'on abandonne
Remisent leurs pianos !...

Phrases, verroteries,
Caillots de souvenirs.
Oh ! comme elle est amaigrie !
Que vais-je devenir !...

Adieu ! Les files d'ifs dans les grisailles
Ont l'air de pleureuses de funérailles
Sous l'autan noir qui veut que tout s'en aille.

Assez, assez,
C'est toi qui as commencé.
Va, ce n'est plus l'odeur de tes fourrures.
Va, vos moindres clins d'yeux sont des parjures.

Tais-toi, avec vous autres rien ne dure.
Tais-toi, tais-toi.
On n'aime qu'une fois...

XLV

NOTRE PETITE COMPAGNE

Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner;
Je ne la fais pas à la pose;
Je suis la Femme, on me connaît.

Bandeaux plats ou crinière folle,
Dites? quel Front vous rendrait fou?
J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.

Cueillez la fleur de mes visages,
Buvez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage...
Nul n'y vit clair; pas même moi.

Nos armes ne sont pas égales,
Pour que je vous tende la main.
Vous n'êtes que de naïfs mâles,
Je suis l'Éternel Féminin !

Mon But se perd dans les Étoiles !
C'est moi qui suis la Grande Isis !
Nul ne m'a retroussé mon voile.
Ne songez qu'à mes oasis...

Si mon Air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner ;
Je ne la fais pas à la pose :
Je suis La Femme ! on me connaît.

XLVI

COMPLAINTÉ DES CRÉPUSCULES
CÉLIBATAIRES

C'est l'existence des passants...
Oh ! tant d'histoires personnelles !...
Qu'amèrement intéressant
De se navrer de leur kyrielle !

Ils s'en vont flairés d'obscurs chiens,
Ou portent des paquets, ou flânent...
Ah ! sont-ils assez quotidiens,
Tueurs de temps et monomanes,

Et lorgneurs d'or comme de strass
Aux quotidiennes devantures !...
La vitrine allume son gaz,
Toujours de nouvelles figures...

Oh ! que tout m'est accidentel !
Oh ! j'ai-t-y l'âme perpétuelle !...
Hélas, dans ces cas, rien de tel
Que de pleurer une infidèle !...

Mais qu'ai-je donc laissé là-bas ?
Rien. Eh ! voilà mon grand reproche !
O culte d'un Dieu qui n'est pas,
Quand feras-tu taire tes cloches !....

Je vague depuis le matin
En proie à des loisirs coupables,
Epiant quelque grand destin
Dans l'œil de mes douces semblables...

Oh ! rien qu'un lâche point d'arrêt
Dans mon destin qui se dévide !...
Un amour pour moi tout exprès
En un chez nous de chrysalide !...

Un simple cœur, et des regards
Purs de tout esprit de conquête,
Je suis si exténué d'art !
Me répéter, oh ! mal de tête !...

Va, et les gouttières de l'ennui !
Ça goutte, goutte sur ma nuque...
Ça claque, claque à petit bruit...
Oh ! ça claquera jusque... jusque?....

XLVII

ÈVE, SANS TRÊVE

Et la Coiffure, l'art du Front,
Cheveux massés à la Néron
Sur des yeux qui, du coup, fermentent;
Tresses, bandeaux, crinière ardente;
Madone ou caniche ou bacchante;
Mes frères, décoiffons d'abord ! puis nous verrons.

Ah ! les ensorcelants Protées !
Et suivez-les décolletées
Des épaules ; comme, aussitôt,
Leurs yeux, les plus durs, les plus faux,
Se noient, l'air tendre et comme il faut,
Dans ce halo de chair en harmonies lactées !...

Et ce purgatif : Vierge hier,
Porter aujourd'hui dans sa chair,
Fixe, un Œil mâle, en fécondée !
L'âme doit être débordée !
Oh ! nous n'en avons pas idée !
Leur air reste le même, avenant et désert...

Avenant, Promis et Joconde !
Et, par les rues, et dans le monde,
Qui saurait dire de ces yeux
Réfléchissant tout ce qu'on veut
Voici les vierges, voici ceux
Où la Foudre finale a bien jeté la sonde.

Ah ! non, laissons, on n'y peut rien.
Suivons-les comme de bons chiens,
Couvrons de baisers leurs visages
Du moment, faisons bon ménage
Avec leurs bleus, leurs noirs mirages,
Cueillons-en, puis chantons : merci c'est bien, fort bien...

XLVIII

DIMANCHES

Le Dimanche, on se plaît
A dire un chapelet
A ses frères de lait.

Orphée, ô jeune Orphée !
Sérails des coriphées
Aux soirs du fleuve Alphée...

Parcival, Parcival !
Étendard virginal
Sur les remparts du mal...

Prométhée, Prométhée !
Phrase répercutée
Par les siècles athées...

Nabuchodonosor !
Moloch des âges d'or
Régissez-nous encor ?

Et vous donc, filles d'Ève,
Sœurs de lait, sœurs de sève,
Des destins qu'on se rêve !

Salomé, Salomé !
Sarcophage embaumé
Où dort maint Bien-Aimé...

Ophélie, toi surtout
Viens-moi par ce soir d'août,
Ce sera entre nous.

Salammbô, Salammbô !
Lune au chaste halo
Qui laves nos tombeaux...

Grande sœur, Messaline !
O panthère câline
Griffant nos mousselines...

Oh ! même Cendrillon
Reprisant ses haillons
Au foyer sans grillon...

Ou Paul et Virginie,
O vignette bénie
Des ciels des colonies...

— Psyché, folle Psyché,
Feu-follet du péché,
Vous vous ferez moucher !...

L¹

LA MÉLANCOLIE DE PIERROT

Le premier jour, je bois leurs yeux ennuyés...
Je baiserais leurs pieds,
A mort. Ah ! qu'elles daignent
Prendre mon cœur qui saigne !
Puis on cause... — et ça devient de la Pitié,
Et enfin je leur offre mon amitié.

C'est de pitié, que je m'offre en frère, en guide;
Elles, me croient timide,
Et clignent d'un œil doux :
« Un mot, je suis à vous ! »
(Je te crois.) Alors, moi, d'étaler les rides
De ce cœur, et de sourire dans le vide...

(1) La pièce XLIX manque. On n'en a que le titre : *Rouages*.

Et soudain j'abandonne la garnison,
Feignant de trahisons !
(Je l'ai échappé belle !)
Au moins, m'écrit-elle ?
Point, Et je la pleure toute la saison...
— Ah ! j'en ai assez de ces combinaisons !

Qui m'apprivoisera le cœur ! belle cure...
Suis si vrai de nature !
Ai la douceur des sœurs !
Oh viens ! suis pas noceur,
Serait-ce donc une si grosse aventure
Sous le soleil ? dans toute cette verdure...

LI

CAS RÉDHIBITOIRE

(Mariage)

Ah ! mon âme a sept facultés !
Plus autant qu'il est de chefs-d'œuvre,
Plus mille microbes ratés
Qui m'ont pris pour champ de manœuvre.

Oh ! le suffrage universel
Qui se bouscule et se chicane,
A chaque instant, au moindre appel,
Dans mes mille occultes organes !...

J'aurais voulu vivre à grands traits,
Le long d'un classique programme
Et m'associant en un congrès
Avec quelque classique femme.

Mais peut-il être question
D'aller tirer des exemplaires
De son individu si on
N'en a pas une idée plus claire?...

LII *nv 7*

ARABESQUES DE MALHEUR

Nous nous aimions comme deux fous;
On s'est quittés sans en parler.
(Un spleen me tenait exilé
Et ce spleen me venait de tout.)

Que ferons-nous, moi, de mon âme,
Elle de sa tendre jeunesse !
O vieillissante pêcheresse,
Oh ! que tu vas me rendre infâme !

Des ans vont passer là-dessus;
On durcira chacun pour soi;
Et bien souvent, et je m'y vois,
On ragera : « Si j'avais su !... »

Oh ! comme on fait claquer les portes,
Dans ce Grand Hôtel d'anonymes !
Touristes, couples légitimes,
Ma Destinée est demi-morte !...

— Ses yeux disaient : « Comprenez-vous !
Comment ne comprenez vous pas ! »
Et nul n'a pu le premier pas ;
On s'est séparés d'un air fou.

Si on ne tombe pas d'un même
Cri à genoux, c'est du factice.
Ensemble ! voilà la justice
Selon moi, voilà comment j'aime.

LIII

LES CHAUVES-SOURIS

C'est qu'elles m'ont l'air bien folles, ce soir,
Les cloches du couvent des carmélites !
Et je me demande au nom de quels rites...
Allons, montons voir.

Oh ! parmi les poussiéreuses poutrelles,
Ce sont de jeunes chauves-souris
Folles d'essayer enfin hors du nid
Leurs vieillottes ailes !

— Elles s'en iront désormais aux soirs,
Chasser les moustiques sur la rivière,
A l'heure où les diurnes lavandières
Ont tu leurs battoirs.

— Et ces couchants seront tout solitaires,
Tout quotidiens et tout supra-Védas,
Tout aussi vrais que si je n'étais pas,
Tout à leur affaire.

Ah ! ils seront tout aussi quotidiens
Qu'aux temps où la planète à la dérive
En ses langes de vapeur primitives
Ne savait rien d'rien.

Ils seront tout aussi à leur affaire
Quand je ne viendrai plus crier bravo !
Aux assortiments de mourants joyaux
De leur éventaire,

Qu'aux jours où certain bohème filon
Du commun néant n'avait pas encore
Pris un accès d'existence pécore
Sous mon pauvre nom.

LIV

SIGNALEMENT

Chair de l'Autre Sexe ! Élément non-moi !
Chair, vive de vingt ans poussés loin de ma bouche !...
L'air de sa chair m'ensorcelle en la foi
Aux abois
Que par Elle, ou jamais, Mon Destin fera souche.....
Et, tout tremblant, je regarde, je touche...

Je me prouve qu'Elle est ! — et puis, ne sais qu'en croire...
Et je revois mes chemins de Damas
Au bout desquels c'était encor les balançoires
Provisoires...
Et je me récuse, et je me débats !
Fou d'un art à nous deux ! et fou de célibats...

Et toujours le même Air ! me met en frais
De cœur, et me transit en ces concialiabules...

Deux grands yeux savants, fixes et sacrés

Tout exprès.

Là, pour garder leur sœur cadette, et si crédule,

Une bouche qui rit en campanule !...

(O yeux durs, bouche folle !) — ou bien Ah ! le contraire :

Une bouche toute à ses grands ennuis,

Mais l'arc tendu ! sachant ses yeux, ses petits frères

Tout à plaire,

Et capables de rendez-vous de nuit

Pour un rien, pour une larme qu'on leur essui' !...

Oui, sous ces airs supérieurs,

Le cœur me piaffe de génie

En labyrinthes d'insomnie !...

Et puis, et puis, c'est bien ailleurs

Que je communie...

LV

DIMANCHES

JAQUES : Motley's the only wear.

Ils enseignent
Que la nature se divise en trois règnes,
Et professent
Le perfectionnement de notre Espèce.

Ah ! des canapés
Dans un val de Tempé !

Des contrées
Tempérées,
Et des gens
Indulgents

Qui pâturent
La Nature.
En janvier,
Des terriers
Où l'on s'aime
Sans système,
Des bassins
Noirs d'essaims
D'acrobates
Disparates
Qui patinent
En sourdine.....

Ah ! vous savez ces choses
Tout aussi bien que moi ;
Je ne vois pas pourquoi
On veut que j'en recause.

LVI

AIR DE BINIOU

Non, non, ma pauvre cornemuse,
Ta complainte est pas si oiseuse;
Et Tout est bien une méprise,
Et l'on peut la trouver mauvaise;

Et la Nature est une épouse
Qui nous carambole d'extases,
Et puis, nous occit, peu courtoise,
Dès qu'on se permet une pause.

Eh bien ! qu'elle en prenne à son aise,
Et que tout fonctionne à sa guise !
Nous, nous entretiendrons les Muses.
Les neuf immortelles Glaneuses !

(Oh ! pourrions-nous pas, par nos phrases,
Si bien lui retourner les choses,
Que cette marâtre jalouse
N'ait plus sur nos rentes de prise?)

LE CONCILE FÉERIQUE

Le Concile féerique publié d'abord dans *La Vogue* (12 juillet 1886) puis, aussitôt après, par cette même revue, en une plaquette, a été formé par Jules Laforgue en plaçant bout à bout et en dialoguant cinq des poèmes contenus dans le recueil des *Fleurs de Bonne Volonté* (cf. à l'Appendice).

DRAMATIS PERSONÆ

LE MONSIEUR		LE CHŒUR.
LA DAME.		UN ÉCHO.

Nuit d'Étoiles.

LA DAME

Oh ! quelle nuit d'étoiles ! quelles saturnales !
Oh ! mais des galas inconnus
Dans les annales
Sidérales !

LE CHŒUR

Bref, un ciel absolument nu.

LE MONSIEUR

O Loi du rythme sans appel,
Le moindre astre te certifie,
Par son humble chorégraphie !
Mais, nul Spectateur éternel...
Ah ! la terre humanitaire
N'en est pas moins terre-à-terre !
Au contraire.

LE CHŒUR

La terre, elle est ronde
Comme un pot-au-feu;
C'est un bien pauv' monde
Dans l'infini bleu.

LE MONSIEUR

Cinq sens seulement, cinq ressorts pour nos essors,
Ah ! ce n'est pas un sort !
Quand donc nos cœurs s'en iront-ils en huit ressorts ?
Oh ! le jour ! quelle turne !...
J'en suis tout taciturne.

LA DAME

Oh ! ces nuits sur les toits !
Je finirai bien par y prendre le froid...

LE MONSIEUR

Tiens, la Terre,
Va te faire
Très lan laire.

LE CHŒUR

Hé ! pas choisi
D'y naître, et hommes;
Mais nous y sommes,
Tenons-nous-y !

Écoutez mes enfants ! — « Ah ! mourir ! mais me tordre
« Dans l'orbe d'un exécutant de premier ordre ! »
Rêve la Terre, sous la vessie de saindoux
De la lune laissant fuir un air par trop doux,
Vers les zéniths de brasiers de la voie lactée
Autrement beaux, ce soir, que des lois constatées !
Juillet a dégainé ! Touristes des beaux yeux,
Quels jubés de bonheur échafaudent ces cieux,
Semis de pollens d'étoiles, manne divine,
Qu'éparpille le Bon Pasteur à ses gallines...

LE MONSIEUR

Et puis le vent s'est tant surmené l'autre nuit...

LA DAME

Et demain est si loin...

LE MONSIEUR

Et ça souffre aujourd'hui.

Ah ! pourrir !

LE CHŒUR

Et la lune même (cette amie)

Salive et larmoie en purulente ophtalmie.

Et voici que des bleus sous-bois ont miaulé

Les mille nymphes; et (qu'est-ce que vous voulez)

Aussitôt mille touristes des yeux las rôdent,

Tremblants mais le cœur harnaché d'âpres méthodes

Et l'on va. Et les uns connaissent des sentiers,

Qu'embaument de trois mois des fleurs d'abricotiers;

Et les autres, des parcs où la petite flûte

De l'oiseau bleu promet de si frêles rechutes;

L'ÉCHO

Oh ! ces lunaires oiseaux bleus dont la chanson

Lunaire saura bien vous donner le frisson...

LE CHŒUR

Et d'autres, les terrasses pâles où le triste

Cor des paons réveillé fait que plus rien n'existe !

Et d'autres, les joncs des mares où le sanglot
Des reinettes vous tire maint sens mal éclos;
Et d'autres, les prés brûlés où l'on rampe; et d'autres
La Boue ! où, semble-t-il, tout, avec nous se vautre !
Les capitales échauffantes, même au frais
Des grands hôtels tendus de pâles cuirs gaufrés,
Faussent; ah ! mais ailleurs, aux grandes routes,
Au coin d'un bois mal famé,

L'ÉCHO

Rien n'est aux écoutes...

LE CHŒUR

Et celles dont le cœur gante six et demi,

L'ÉCHO

Et celles dont l'âme est gris perle,

LE CHŒUR

En bons amis,
Et d'un port panaché d'édénique opulence,
Vous brûlent leurs vaisseaux mondains vers des Enfances,

LE MONSIEUR

Oh ! t'enchanter un peu la muqueuse du cœur !

LA DAME

Ah ! vas-y ; je n'ai plus rien à perdre à cet'heur ;
La Terre est en plein air, et ma vie est gâchée ;
Ne songe qu'à la Nuit, je ne suis point fâchée.

L'ÉCHO

Et la Vie et la Nuit font patte de velours.

LE CHŒUR

Se dépècent d'abord de grands quartiers d'amour :
Et lors, les chars de foin plein de bluets dévalent
Par les vallons des moissons équinoxiales...
O lointains balafrés de bleuâtres éclairs
De chaleur ! puis ils regriperont, tous leurs nerfs
Tressés, vers l'hostie de la lune syrupeuse...

L'ÉCHO

Hélas ! tout ça, c'est des histoires de muqueuses.

LE CHŒUR

Détraqué, dites-vous? Ah! par rapport à quoi?

L'ÉCHO

D'accord; mais le spleen vient, qui dit que l'on déchoit
Hors des fidélités noblement circonscrites.

LE CHŒUR

Mais le divin, chez nous, confond si bien les rites!

L'ÉCHO

Soit, mais mon spleen dit vrai. O langes des pudeurs,
C'est bien dans vos blancs plis tels quels qu'est le bonheur.

LE CHŒUR

Mais, au nom de Tout! on ne peut pas! la Nature
Nous rue à dénouer, dès janvier, leurs ceintures!

L'ÉCHO

Bon; si le spleen t'en dit, saccage universel!

LE CHŒUR

Vos êtres ont un sexe, et sont trop usuels,
Saccagez !

L'ÉCHO

Ah ! saignons, tandis qu'elles déballent
Leurs serres de beauté, pétale par pétale !...

LE CHŒUR

Les vignes de vos nerfs bourdonnent d'alcools noirs,
Enfants ! ensanglantez la terre, ce pressoir
Sans planteur de justice !

LE MONSIEUR ET LA DAME

Ah ! tu m'aimes, je t'aime !
Que la mort ne nous ait qu'ivres-morts de nous-mêmes !

Silence ; nuit d'étoiles. — L'aube.

LE MONSIEUR, déclamant

La femme, mûre ou jeune fille,
J'en ai frôlé toutes les sortes,
Des faciles, des difficiles,
C'est leur mot d'ordre que j'apporte !

Des fleurs de chair, bien ou mal mises,
Des airs fiers ou seuls, selon l'heure;
Nul cri sur elles n'a de prise;
Nous les aimons, elle demeure.
Rien ne les tient, rien ne les fâche;
Elles veulent qu'on les trouv' belles,
Qu'on le leur râle et leur rabâche,
Et qu'on les use comme telles
Sans souci de serments, de bagues,
Suçons le peu qu'elles nous donnent;
Notre respect peut être vague :
Les yeux sont haut et monotones.
Cueillons sans espoir et sans drame;
La chair vieillit après les roses;
Ah ! parcourons le plus de gammes !
Vrai, il n'y a pas autre chose.

LA DAME, déclamant à son tour.

Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner;
Je ne la fais pas à la pose.
Je suis la Femme, on me connaît.
Bandeaux plats ou crinière folle?
Dites? quel front vous rendrait fous?

J'ai l'art de toutes les écoles,
J'ai des âmes pour tous les goûts.
Cueillez la fleur de mes visages,
Sucez ma bouche et non ma voix,
Et n'en cherchez pas davantage,
Nul n'y vit clair, pas même moi.
Nos armes ne sont pas égales,
Pour que je vous tende la main :
Vous n'êtes que de braves mâles,
Je suis l'Éternel Féminin !...
Mon but se perd dans les étoiles !...
C'est moi qui suis la grande Isis !...
Nul ne m'a retroussé mon voile !...
Ne songez qu'à mes oasis.
Si mon air vous dit quelque chose,
Vous auriez tort de vous gêner :
Je ne la fais pas à la pose ;
Je suis la Femme ! on me connaît.

LE CHŒUR

Touchant accord !
Joli motif
Décoratif,
Avant la mort !

Lui, nerveux,
Qui se penche
Vers sa compagne aux larges hanches,
Aux longs caressables cheveux.
Car, l'on a beau baver les plus fières salives,
Leurs yeux sont tout ! Ils rêvent d'aumônes furtives !
O chairs d'humains, ciboire du bonheur ! on peut
Blaguer, la paire est là, comme un et un font deux
— Mais, ces yeux, plus on va, se fardent de mystère !
— Eh bien, travaillez à les ramener sur terre !
— Ah ! la chasteté n'est en fleur qu'en souvenir !
— Mais ceux qui l'ont cueillie en renaissent martyrs !
Martyres mutuels ! de frère à sœur sans père !
Comment ne voit-on pas que c'est là notre Terre ?
Et qu'il n'y a que ça ! que le reste est impôts
Dont vous n'avez pas même à chercher l'à-propos !
Il faut répéter ces choses ! Il faut qu'on tette
Ces choses ! Jusqu'à ce que la Terre se mette,
Voyant enfin que tout vivote sans témoin,
A vivre aussi pour elle, et dans son petit coin !

LA DAME

La pauvre Terre, elle est si bonne !...

LE MONSIEUR

Oh ! désormais, je m'y cramponne.

LA DAME

De tous nos bonheurs d'autochtones !

LE MONSIEUR

Tu te pâmes, moi je m'y vautre !

LE CHŒUR

Consolez-vous les uns les autres.

DERNIERS VERS

I have not art to reckon my groans ^{....} ~~thine~~ evermore,
Most dear lady, whilst this machine is to him.

J. L.

OPHELIA : He took me by the wrist, and held me hard;
Then goes he to the length of all his arm,
And, with his other hand thus o'er his brow,
He falls to such perusal of my face,
As he would draw it. Long stay'd he so :
At last, — a little shaking of mine arm,
And thrice his head thus waving up and down,
He rais'd a sight so piteous and profound,
That it did seem to shatter all his bulk,
And end his being. That done he lets me go,
And with his head over his shoulder turn'd
He seem'd to find his way without his eyes;
For out o'doors he went without their help,
And to the last bended their light on me.

POLONIUS : This is the very ecstasy of love.

I

L'HIVER QUI VIENT

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...
Oh ! tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit,
Oh ! le vent !...
La Toussaint, la Noël, et la Nouvelle Année,
Oh, dans les bruines, toutes mes cheminées !...
D'usines...

On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine,
Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...

Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,
Vous nous avez gâté notre dernier dimanche.

Il bruine ;
Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignées
Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.
Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles

Des spectacles agricoles,
Où êtes-vous ensevelis?
Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.
Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
Sur une litière de jaunes genêts,
De jaunes genêts d'automne.
Et les cors lui sonnent !
Qu'il revienne...
Qu'il revienne à lui !
Taïaut ! Taïaut ! et hallali !
O triste antienne, as-tu fini !...
Et font les fous !...
Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !
C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
Oh ! les tournants des grandes routes,
Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...
Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
Montant en don quichottesques rails
Vers les patrouilles des nuées en déroute
Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...
Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles vertes,
Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
Vers les étangs par ribambelles,
Ou pour le feu du garde-chasse,
Ou les sommiers des ambulances
Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
Mélancoliques !...
S'en vont, changeant de ton,
Changeant de ton et de musique,
Ton ton, ton taine, ton ton !...
Les cors, les cors, les cors !...
S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...

C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
C'est la tisane sans le foyer,
La phtisie pulmonaire attristant le quartier,
Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves
Devant l'océan de toitures des faubourgs,
Lampes, estampes, thé, petits-fours,
Serez-vous pas mes seules amours !...
(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,
Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire
Des statistiques sanitaires
Dans les journaux?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !
Que l'autan, que l'autan
Effiloche les savates que le Temps se tricote !
C'est la saison, oh déchirements ! c'est la saison !
Tous les ans, tous les ans,
J'essaierai en chœur d'en donner la note.

II

LE MYSTÈRE DES TROIS CORS

Un cor dans la plaine
Souffle à perdre haleine,
Un autre, du fond des bois,
Lui répond;
L'un chante ton taine
Aux forêts prochaines,
Et l'autre ton ton
Aux échos des monts.

Celui de la plaine
Sent gonfler ses veines,
Ses veines du front;
Celui du bocage,
En vérité, ménage
Ses jolis poumons.

— Où donc tu te caches,
Mon beau cor de chasse?
Que tu es méchant !

— Je cherche ma belle,
Là-bas, qui m'appelle
Pour voir le Soleil couchant.

— Taïaut ! Taïaut ! Je t'aime !
Hallali ! Roncevaux !

— Être aimé est bien doux ;
Mais, le Soleil qui se meurt, avant tout !

Le soleil dépose sa pontificale étole,
Lâche les écluses du Grand-Collecteur
En mille Pactoles
Que les plus artistes
De nos liquoristes
Attisent de cent fioles de vitriol oriental !...
Le sanglant étang, aussitôt s'étend, aussitôt s'étale,
Noyant les cavales du quadrigé
Qui se cabre, et qui patauge, et puis se fige
Dans ces déluges de bengale et d'alcool !...

Mais les durs sables et les cendres de l'horizon
Ont vite bu tout cet étalage des poisons.

Ton ton ton taine, les gloires !...

Et les cors consternés
Se retrouvent nez à nez ;

Ils sont trois ;
Le vent se lève, il commence à faire froid.

Ton ton ton taine, les gloires !

« — Bras dessus, bras dessous,
» Avant de rentrer chacun chez nous,
» Si nous allions boire
» Un coup ? »

Pauvres cors ! pauvres cors !
Comme ils dirent cela avec un rire amer !
(Je les entends encor.)

Le lendemain, l'hôtesse du *Grand-Saint-Hubert*
Les trouva tous trois morts.

On fut quérir les autorités
De la localité,

Qui dressèrent procès-verbal
De ce mystère très immoral.

III

DIMANCHES

Bref, j'allais me donner d'un « Je vous aime »
Quand je m'avisai non sans peine
Que d'abord je ne me possédais pas bien moi-même.

(Mon Moi, c'est Galathée aveuglant Pygmalion !
Impossible de modifier cette situation.)

Ainsi donc, pauvre, pâle et piètre individu
Qui ne croit à son Moi qu'à ses moments perdus,
Je vis s'effacer ma fiancée
Emportée par le cours des choses,
Telle l'épine voit s'effeuiller,
Sous prétexte de soir sa meilleure rose.

Or, cette nuit anniversaire, toutes les Walkyries du vent
Sont revenues beugler par les fentes de ma porte :

Væ soli!

Mais, ah ! qu'importe?

Il fallait m'en étourdir avant !

Trop tard ! ma petite folie est morte !

Qu'importe *Væ soli!*

Je ne retrouverai plus ma petite folie.

Le grand vent bâillonné,

S'endimanche enfin le ciel du matin.

Et alors, eh ! allez donc, carillonnez,

Toutes cloches des bons dimanches !

Et passez layettes et collerettes et robes blanches

Dans un frou-frou de lavandes et de thym

Vers l'encens et les brioches !

Tout pour la famille, quoi ! *Væ soli!* C'est certain.

La jeune demoiselle à l'ivoirin paroissien

Modestement rentre au logis.

On le voit, son petit corps bien reblanchi

Sait qu'il appartient

A un tout autre passé que le mien !

Mon corps, ô ma sœur, a bien mal à sa belle âme...

Oh ! voilà que ton piano
Me recommence, si natal maintenant !
Et ton cœur qui s'ignore s'y ânonne
En ritournelles de bastringues à tout venant,
Et ta pauvre chair s'y fait mal !...
A moi, Walkyries !
Walkyries des hypocondries et des tueries !

Ah ! que je te les tordrais avec plaisir,
Ce corps bijou, ce cœur à ténor,
Et te dirais leur fait, et puis encore
La manière de s'en servir
De s'en servir à deux.
Si tu voulais seulement m'approfondir ensuite un peu !

Non, non ! C'est sucer la chair d'un cœur élu,
Adorer d'incurables organes
S'entrevoir avant que les tissus se fanent
En monomanes, en reclus !

Et ce n'est pas sa chair qui me serait tout.
Et je ne serais pas qu'un grand cœur pour elle,
Mais quoi s'en aller faire les fous
Dans des histoires fraternelles !

p. 15

L'âme et la chair, la chair et l'âme,
C'est l'esprit édénique et fier
D'être un peu l'Homme avec la Femme.

En attendant, oh ! garde-toi des coups de tête,
Oh ! file ton rouet et prie et reste honnête.

— Allons, dernier des poètes,
Toujours enfermé tu te rendras malade !
Vois, il fait beau temps, tout le monde est dehors,
Va donc acheter deux sous d'ellébore,
Ça te fera une petite promenade.

IV

DIMANCHES

C'est l'automne, l'automne, l'automne,
Le grand vent et toute sa séquelle
De représailles ! et de musiques !...
Rideaux tirés, clôture annuelle,
Chute des feuilles, des Antigones, des Philomèles :
Mon fossoyeur, *Alas poor Yorick!*
Les remue à la pelle !...

p. 65

5

Vivent l'Amour et les feux de paille !...

Les Jeunes Filles inviolables et frêles
Descendent vers la petite chapelle
Dont les chimériques cloches
Du joli, joli dimanche
Hygiéniquement et élégamment les appellent.

10

Comme tout se fait propre autour d'elles !
Comme tout en est dimanche !

15

Comme on se fait dur et boudeur à leur approche !...

Ah ! moi, je demeure l'Ours Blanc !
Je suis venu par ces banquises
Plus pures que les communiantes en blanc...
Moi, je ne vais pas à l'église,
Moi je suis le Grand Chancelier de l'Analyse,
Qu'on se le dise.

20

Pourtant ! pourtant ! Qu'est-ce que c'est que cette anémie ?
Voyons, confiez vos chagrins à votre vieil ami...

Vraiment ! Vraiment !
Ah ! Je me tourne vers la mer, les éléments
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements !

25

Oh ! que c'est sacré !
Et qu'il y faut de grandes veillées !

Pauvre, pauvre, sous couleur d'attraits !...

30

Et nous, et nous,
Ivres, ivres, avant qu'émerveillés...
Qu'émerveillés et à genoux !...

Et voyez comme on tremble,
Au premier grand soir
Que tout pousse au désespoir
D'en mourir ensemble !

35

O merveille qu'on n'a su que cacher !
Si pauvre et si brûlante et si martyre !
Et qu'on n'ose toucher
Qu'à l'aveugle, en divin délire !

40

O merveille,
Reste cachée, idéale violette,
L'Univers te veille,
Les générations de planètes te tettent,
De funérailles en relevailles !..

45

Oh ! que c'est plus haut
Que ce Dieu et que la Pensée !
Et rien qu'avec ces chers yeux en haut,
Tout inconscients et couleur de pensée !.

50

Si frêle, si frêle !
Et tout le mortel foyer
Tout, tout ce foyer en elle !...

Oh, pardonnez-lui si, malgré elle,
Et cela tant lui sied,
Parfois ses prunelles clignent un peu
Pour vous demander un peu
De vous apitoyer un peu !

O frêle, frêle et toujours prête
Pour ces messes dont on a fait un jeu,
Penche, penche ta chère tête, va,
Regarde les grappes des premiers lilas,
Il ne s'agit pas de conquêtes, avec moi,
Mais d'au-delà !

Oh ! puissions-nous quitter la vie
Ensemble dès cette Grand'Messe,
Ecœurés de notre espèce
Qui bâille assouvie
Dès le parvis !...

V

PÉTITION

Amour absolu, carrefour sans fontaine;
Mais, à tous les bouts, d'étourdissantes fêtes foraines.

Jamais franches,
Ou le poing sur la hanche :
Avec toutes, l'amour s'échange
Simple et sans foi comme un bonjour.

O bouquets d'oranger cuirassés de satin,
Elle s'éteint, elle s'éteint,
La divine Rosace
A voir vos noces de sexes livrés à la grosse,
Courir en valsant vers la fosse
Commune !... Pauvre race !

Pas d'absolu; des compromis;
Tout est pas plus, tout est permis.

Et cependant, ô des nuits, laissez-moi, Circés 15
Sombrement coiffés à la Titus,
Et les yeux en grand deuil comme des pensées !
Et passez,
Béatifiques Vénus
Étalées et découvrant vos gencives comme un régal, 20
Et bâillant des aisselles au soleil
Dans l'assourdissement des cigales !
Ou, droites, tenant sur fond violet le lotus
Des sacrilèges domestiques,
En faisant de l'index : *motus* ! 25

Passez, passez, bien que les yeux vierges
Ne soient que cadrans d'émail bleu,
Marquant telle heure que l'on veut,
Sauf à garder pour eux, pour Elle,
Leur heure immortelle. 30
Sans doute au premier mot,
On va baisser ces yeux,
Et peut-être choir en syncope,
On est si vierge à fleur de robe

Peut-être même à fleur de peau,
Mais leur destinée est bien interlope, au nom de Dieu !

O historiques esclaves !
Oh ! leur petite chambre !
Qu'on peut les en faire descendre
Vers d'autres étages,
Vers les plus frelatées des caves,
Vers les moins ange-gardien des ménages !

Et alors, le grand Suicide, à froid,
Et leur *Amen* d'une voix sans Elle,
Tout en vaquant aux petits soins secrets,
Et puis leur éternel air distrait
Leur grand air de dire : « De quoi ?
« Ah ! de quoi, au fond, s'il vous plait ? »

Mon Dieu, que l'Idéal
La dépouillât de ce rôle d'ange !
Qu'elle adoptât l'homme comme égal
Oh ! que ses yeux ne parlent plus d'Idéal,
Mais simplement d'humains échanges !
En frères et sœurs par le cœur,
Et fiancés par le passé,

Et puis unis par l'Infini !
Oh ! simplement d'infinis échanges
A la fin de journées
A quatre bras moissonnées,
Quand les tambours, quand les trompettes,
Ils s'en vont sonnant la retraite,
Et qu'on prend le frais sur le pas des portes,
En vidant les pots de grès
A la santé des années mortes
Qui n'ont pas laissé de regrets,
Au su de tout le canton
Que depuis toujours nous habitons,
Ton ton, ton taine, ton ton.

60

65

VI

SIMPLE AGONIE

O paria ! — Et revoici les sympathies de mai.
Mais tu ne peux que te répéter, ô honte !
Et tu te gonfles et ne crèves jamais.
Et tu sais fort bien, ô paria,
Que ce n'est pas du tout ça.

Oh ! que
Devinant l'instant le plus seul de la nature,
Ma mélodie, toute et unique, monte,
Dans le soir et redouble, et fasse tout ce qu'elle peut
Et dise la chose qu'est la chose,
Et retombe, et reprenne,
Et fasse de la peine,
O solo de sanglots,

Et reprenne et retombe
Selon la tâche qui lui incombe.
Oh ! que ma musique
Se crucifie,
Selon sa photographie
Accoudée et mélancolique !...

15

Il faut trouver d'autres thèmes,
Plus mortels et plus suprêmes.
Oh ! bien, avec le monde tel quel,
Je vais me faire un monde plus mortel !

20

Les âmes y seront à musique,
Et tous les intérêts puérilement charnels,
O fanfares dans les soirs,
Ce sera barbare,
Ce sera sans espoir.

25

Enquêtes, enquêtes,
Seront l'unique fête !
Qui m'en défie ?
J'entasse sur mon lit, les journaux, linge sale,
Dessins de mode, photographies quelconques,

30

Toute la capitale,
Matrice sociale.
Que nul n'intercède,
Ce ne sera jamais assez,
Il n'y a qu'un remède,
C'est de tout casser.

35

O fanfares dans les soirs !
Ce sera barbare,
Ce sera sans espoir.
Et nous aurons beau la piétiner à l'envi.
Nous ne serons jamais plus cruels que la vie,
Qui fait qu'il est des animaux injustement rossés,
Et des femmes à jamais laides...
Que nul n'intercède,
Il faut tout casser.

40

45

Alléluia, Terre paria.
Ce sera sans espoir,
De l'aurore au soir,
Quand il n'y en aura plus il y en aura encore,
Du soir à l'aurore.
Alléluia, Terre paria !
Les hommes de l'art

50

55

Ont dit : « Vrai, c'est trop tard. »
Pas de raison,
Pour ne pas activer sa crevaïson.

Aux armes, citoyens ! Il n'y a plus de RAISON :

Il prit froid l'autre automne,
S'étant attardé vers les peines des cors,
Sur la fin d'un beau jour.
Oh ! ce fut pour vos cors, et ce fut pour l'automne,
Qu'il nous montra qu'« on meurt d'amour » !
On ne le verra plus aux fêtes nationales,
S'enfermer dans l'Histoire et tirer les verrous,
Il vint trop tôt, il est reparti sans scandale ;
O vous qui m'écoutez, rentrez chacun chez vous.

60

65

VII

SOLO DE LUNE

Je fume, étalé face au ciel,
Sur l'impériale de la diligence,
Ma carcasse est cahotée, mon âme danse
Comme un Ariel;
Sans miel, sans fiel, ma belle âme danse,
O routes, coteaux, ô fumées, ô vallons,
Ma belle âme, ah ! récapitulons.

Nous nous aimions comme deux fous,
On s'est quitté sans en parler,
Un spleen me tenait exilé,
Et ce spleen me venait de tout. Bon.

5

p 114

10

p. 114
Ses yeux disaient : « Comprenez-vous?
Pourquoi ne comprenez-vous pas? »
Mais nul n'a voulu faire le premier pas,
Voulant trop tomber *ensemble* à genoux.
(Comprenez-vous?)

Où est-elle à cette heure?
Peut-être qu'elle pleure...
Où est-elle à cette heure?
Oh ! du moins, soigne-toi, je t'en conjure !

O fraîcheur des bois le long de la route,
O châte de mélancolie, toute âme est un peu aux écoutes,
Que ma vie
Fait envie !
Cette impériale de diligence tient de la magie.

Accumulons l'irréparable !
Renchérissons sur notre sort !
Les étoiles sont plus nombreuses que le sable
Des mers où d'autres ont vu se baigner son corps;
Tout n'en va pas moins à la Mort.
Y a pas de port.

Des ans vont passer là-dessus,
On s'endurcira chacun pour soi,
Et bien souvent et déjà je m'y vois,
On se dira : « Si j'avais su... »
Mais mariés de même, ne se fût-on pas dit :
« Si j'avais su, si j'avais su !... » ?
Ah ! rendez-vous maudit !
Ah ! mon cœur sans issue !...
Je me suis mal conduit.

p. 114

35

p. 114

40

Maniaques de bonheur,
Donc, que ferons-nous? Moi de mon âme,
Elle de sa faillible jeunesse?
O vieillissante pécheresse,
Oh ! que de soirs je vais me rendre infâme
En ton honneur !

45

Ses yeux clignaient : « Comprenez-vous?
« Pourquoi ne comprenez-vous pas? »
Mais nul n'a fait le premier pas
Pour tomber ensemble à genoux. Ah !...

50

La Lune se lève,
O route en grand rêve !...

On a dépassé les filatures, les scieries,
Plus que les bornes kilométriques,
De petits nuages d'un rose de confiserie,
Cependant qu'un fin croissant de lune se lève,
O route de rêve, ô nulle musique...
Dans ces bois de pins où depuis
Le commencement du monde
Il fait toujours nuit,
Que de chambres propres et profondes !
Oh ! pour un soir d'enlèvement !
Et je les peuple et je m'y vois,
Et c'est un beau couple d'amants,
Qui gesticulent hors la loi.

55

60

C₃.

65

Et je passe et les abandonne,
Et me recouche face au ciel.
La route tourne, je suis Ariel,
Nul ne m'attend, je ne vais chez personne.
Je n'ai que l'amitié des chambres d'hôtel.

70

La lune se lève,
O route en grand rêve,
O route sans terme,
Voici le relais,
Où l'on allume les lanternes,

75

Où l'on boit un verre de lait,
Et fouette postillon,
Dans le chant des grillons,
Sous les étoiles de juillet.

O clair de Lune,
Noce de feux de Bengale noyant mon infortune,
Les ombres des peupliers sur la route...
Le gave qui s'écoute,...
Qui s'écoute chanter...
Dans ces inondations du fleuve du Léthé...

80

85

O Solo de lune,
Vous défiez ma plume,
Oh ! cette nuit sur la route ;
O Étoiles, vous êtes à faire peur,
Vous y êtes toutes ! toutes !
O fugacité de cette heure...
Oh ! qu'il y eût moyen
De m'en garder l'âme pour l'automne qui vient !...

90

Voici qu'il fait très, très frais,
Oh ! si à la même heure,
Elle va de même le long des forêts,

95

Noyer son infortune
Dans les noces du clair de lune !...
(Elle aime tant errer tard !)
Elle aura oublié son foulard,
Elle va prendre mal, vu la beauté de l'heure !
Oh ! soigne-toi, je t'en conjure !
Oh ! je ne veux plus entendre cette toux !

100

Ah ! que ne suis-je tombé à tes genoux !
Ah ! que n'as-tu défailli à mes genoux !
J'eusse été le modèle des époux !
Comme le frou-frou de ta robe est le modèle des frou-frou.

105

VIII

LÉGENDE

Armorial d'anémie !
Psautier d'automne !
Offertoire de tout mon ciboire de bonheur et de génie
A cette hostie si féminine,
Et si petite toux sèche maligne,
Qu'on voit aux jours déserts, en inconnue,
Sertie en de cendreuses toilettes qui sentent déjà l'hiver,
Se fuir le long des cris surhumains de la Mer.

Grandes amours, oh ! qu'est-ce encor?...

En tout cas, des lèvres sans façon,
Des lèvres déflorées,
Et quoique mortes aux chansons,
Après encore à la curée.
Mais les yeux d'une âme qui s'est bel et bien cloîtrée.

Enfin, voici qu'elle m'honore de ses confidences.
J'en souffre plus qu'elle ne pense.

— « Mais, chère perdue, comment votre esprit éclairé
» Et le stylet d'acier de vos yeux infailibles,
» N'ont-ils pas su percer à jour la mise en frais
» De cet économique et passager bellâtre? »

— « Il vient le premier; j'étais seule près de l'âtre;
» Son cheval attaché à la grille
» Hennissait en désespéré... »

— « C'est touchant (pauvre fille)
» Et puis après?
» Oh ! regardez, là-bas, cet épilogue sous couleur de couchant;
» Et puis, vrai,
» Remarquez que dès l'automne, l'automne !
» Les casinos,
» Qu'on abandonne
» Remisent leur piano;
» Hier l'orchestre attaquait
» Sa dernière polka,
» Hier, la dernière fanfare
» Sanglotait vers les gares... »

(Oh ! comme elle est maigrie !
Que va-elle devenir ?
Durcissez, durcissez,
Vous, caillots de souvenir !)

— « Allons, les poteaux télégraphiques
» Dans les grisailles de l'exil
» Vous serviront de pleureuses de funérailles ;
» Moi, c'est la saison qui veut que je m'en aille,
» Voici l'hiver qui vient.
» Ainsi soit-il.
» Ah ! soignez-vous ! Portez-vous bien.

» Assez ! assez !
» C'est toi qui as commencé !

» Tais-toi ! Vos moindres clins d'yeux sont des parjures
» Laisse ! Avec vous autres rien ne dure.
» Va, je te l'assure,
» Si je t'aimais, ce serait par gageure.

» Tais-toi ! tais-toi !
» On n'aime qu'une fois ! »

Ah ! voici que l'on compte enfin avec Moi !

Ah ! ce n'est plus l'automne, alors,
Ce n'est plus l'exil.
C'est la douceur des légendes, de l'âge d'or,
Des légendes des Antigones,
Douceur qui fait qu'on se demande :
« Quand donc cela se passait-il ? »

C'est des légendes, c'est des gammes perlées,
Qu'on m'a tout enfant enseignées,
Oh ! rien, vous dis-je, des estampes,
Les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel
Enguirlandant les majuscules d'un Missel,
Il n'y a pas là tant de quoi saigner ?

Saigner ? moi pétri du plus pur limon de Cybèle !
Moi qui lui eusse été dans tout l'art des Adams
Des Édens aussi hyperboliquement fidèle
Que l'est le Soleil chaque soir envers l'Occident !...

IX

Oh ! qu'une, d'Elle-même, un beau soir, sût venir
Ne voyant plus que boire à mes lèvres, ou mourir !...

Oh ! Baptême !
Oh ! baptême de ma Raison d'être !
Faire naître un « Je t'aime ! »
Et qu'il vienne à travers les hommes et les dieux,
Sous ma fenêtre,
Baissant les yeux !

Qu'il vienne, comme à l'aimant la foudre,
Et dans mon ciel d'orage qui craque et qui s'ouvre,
Et alors, les averses lustrales jusqu'au matin,
Le grand clapissement des averses toute la nuit ! Enfin

5

10

Qu'Elle vienne ! et, baissant les yeux
Et s'essuyant les pieds
Au seuil de notre église, ô mes aïeux
Ministres de la Pitié,
Elle dise :

15

« Pour moi, tu n'es pas comme les autres hommes,
« Ils sont ces messieurs, toi tu viens des cieux.
« Ta bouche me fait baisser les yeux
« Et ton port me transporte
« Et je m'en découvre des trésors !
« Et je sais parfaitement que ma destinée se borne
« (Oh ! j'y suis déjà bien habituée !)
« A te suivre jusqu'à ce que tu te retournes,
« Et alors t'exprimer comment tu es !

20

25

« Vraiment je ne songe pas au reste; j'attendrai
« Dans l'attendrissement de ma vie faite exprès.

« Que je te dise seulement que depuis des nuits je pleure,
« Et que mes sœurs ont bien peur que je n'en meure.

30

« Je pleure dans les coins, je n'ai plus goût à rien;
« Oh ! j'ai tant pleuré dimanche dans mon paroissien !

« Tu me demandes pourquoi toi et non un autre.
« Ah ! laisse, c'est bien toi et non un autre.

« J'en suis sûre comme du vide insensé de mon cœur
« Et comme de votre air mortellement moqueur. »

Ainsi, elle viendrait, évadée, demi-morte,
Se rouler sur le paillason que j'ai mis à cet effet devant ma porte.
Ainsi, elle viendrait à Moi avec des yeux absolument fous,
Et elle me suivrait avec ses yeux-là partout, partout !

35

40

X

O géraniums diaphanes, guerroyeurs sortilèges,
Sacrilèges monomanes !
Emballages, dévergondages, douches ! O pressoirs
Des vendanges des grands soirs !
5 Layettes aux abois,
Thyrse au fond des bois !
Transfusions, représailles,
Relevailles, compresse et l'éternelle potion,
Angelus! n'en pouvoir plus
10 De débâcles nuptiales ! de débâcles nuptiales !...

Et puis, ô mes amours,
A moi, son tous les jours
O ma petite mienne, ô ma quotidienne,
Dans mon petit intérieur,
C'est-à-dire plus jamais ailleurs !

O ma petite quotidienne !...

Et quoi encore? Oh ! du génie,
Improvisations aux insomnies !

Et puis? L'observer dans le monde,
Et songer dans les coins :

20

« Oh ! qu'elle est loin ! Oh ! qu'elle est belle !

« Oh ! qui est-elle? A qui est-elle?

« Oh ! quelle inconnue ! Oh ! lui parler ! Oh ! l'emmener ! »

(Et, en effet, à la fin du bal,

Elle me suivrait d'un air tout simplement fatal.)

25

Et puis, l'éviter des semaines
Après lui avoir fait de la peine,
Et lui donner des rendez-vous,
Et nous refaire un chez nous.

Et puis, la perdre des mois et des mois,
A ne plus reconnaître sa voix !...

30

Oui, le Temps salit tout,
Mais, hélas ! sans en venir à bout.

Hélas ! hélas ! et plus la faculté d'errer,
Hypocondrie et pluie,
Et seul sous les vieux cieux,
De me faire le fou,
Le fou sans feux ni lieux
(Le pauvre, pauvre fou sans amours !)
Pour, alors, tomber bien bas
A me purifier la chair,
Et exulter au petit jour
En me fuyant en chemin de fer,
O Belles-Lettres, ô Beaux-Arts,
Ainsi qu'un Ange à part !

35

40

45

、 J'aurai passé ma vie le long des quais
、 A faillir m'embarquer
、 Dans de bien funestes histoires,
、 Tout cela pour l'amour
De mon cœur fou de la gloire d'amour.

50

Oh ! qu'ils sont pittoresques les trains manqués !...

Oh ! qu'ils sont « A bientôt ! à bientôt ! »
Les bateaux
Du bout de la jetée !...

De la jetée charpentée
Contre la mer,
Comme ma chair
Contre l'amour.

55

XI

SUR UNE DÉFUNTE

Vous ne m'aimeriez pas, voyons,
Vous ne m'aimeriez pas plus,
Pas plus, entre nous,
Qu'une fraternelle Occasion?...
— Ah ! elle ne m'aime pas !
Ah ! elle ne ferait pas le premier pas
Pour que nous tombions ensemble à genoux.

5

Si elle avait rencontré seulement
A, B, C ou D, au lieu de Moi,
Elle les eût aimés uniquement !

10

Je les vois, je les vois...

Attendez ! Je la vois
Avec les nobles A, B, C ou D.
Elle était née pour chacun d'eux.
C'est lui, Lui, quel qu'il soit,
Elle le reflète;
D'un air parfait, elle secoue la tête
Et dit que rien, rien ne peut lui déraciner
Cette destinée.

15

C'est Lui; elle lui dit :
« Oh ! tes yeux, ta démarche !
» Oh ! le son fatal de ta voix !
« Voilà si longtemps que je te cherche !
« Oh ! c'est bien Toi cette fois !... »

20

Il baisse un peu sa bonne lampe,
Il la ploie, Elle, vers son cœur,
Il la baise à la tempe
Et à la place de son orphelin cœur.

25

Il l'endort avec des caresses tristes,
Il l'apitoie avec de petites plaintes,
Il a des considérations fatalistes,
Il prend à témoin tout ce qui existe,
Et puis voici que l'heure tinte.

30

Pendant que je suis dehors
A errer avec elle au cœur,
A m'étonner peut-être
De l'obscurité de sa fenêtre.

35

Elle est chez lui, elle s'y sent chez elle.
Et, comme on vient de le voir,
Elle l'aime, éperdument fidèle,
Dans toute sa beauté des soirs !...

40

Je les ai vus ! Oh ! ce fut trop complet !
Elle avait l'air trop fidèle
Avec ses grands yeux tout en reflets
Dans sa figure toute nouvelle !

45

Et je ne serais qu'un pis-aller,

Et je ne serais qu'un pis-aller,
Comme l'est mon jour dans le Temps,
Comme l'est ma place dans l'Espace;
Et l'on ne voudrait pas que je m'accommodasse
De ce sort vraiment dégoûtant !...

50

Non, non ! pour Elle, tout ou rien !
Et je m'en irai donc comme un fou,
A travers l'automne qui vient,
Dans le grand vent où il y a tout !

55

Je me dirai : Oh ! à cette heure,
Elle est bien loin, elle pleure,
Le grand vent se lamente aussi,
Et moi je suis seul dans ma demeure,
Avec mon noble cœur tout transi,
Et sans amour et sans personne,
Car tout est misère, tout est automne,
Tout est endurci et sans merci.

60

Et, si je t'avais aimée ainsi,
Tu l'aurais trouvée trop bien bonne ! Merci !

65

XII

Get thee to a nunnery : why wouldst thou be a breeder of sinners? I am myself indifferent honest; but yet I could accuse me of such things, that it were better my mother had not borne me. We are arrant knaves, all; believe none of us. Go thy ways to a nunnery.

HAMLET.

Noire bise, averse glapissante,
Et fleuve noir, et maisons closes,
Et quartiers sinistres comme des Morgues,
Et l'Attardé qui à la remorque traîne
Toute la misère du cœur et des choses, 5
Et la souillure des innocentes qui traînent,
Et crie à l'averse. « Oh? arrose, arrose
« Mon cœur si brûlant, ma chair si intéressante ! »

Oh ! elle, mon cœur et ma chair, que fait-elle?...

Oh ! si elle est dehors par ce vilain temps,
De quelles histoires trop humaines rentre-t-elle? 10
Et si elle est dedans,
A ne pas pouvoir dormir par ce grand vent,
Pense-t-elle au Bonheur,
Au bonheur à tout prix 15
Disant : tout plutôt que mon cœur reste ainsi incompris?

Soigne-toi, soigne-toi ! pauvre cœur aux abois.

(Langueurs, débilité, palpitations, larmes,
Oh ! cette misère de vouloir être notre femme !)

O pays, ô famille ! 20
Et l'âme toute tournée
D'héroïques destinées
Au delà des saintes vieilles filles,
Et pour cette année !

Nuit noire, maisons closes, grand vent, 25
Oh ! dans un couvent, dans un couvent !

Un couvent dans ma ville natale
Douce de vingt mille âmes à peine,
Entre le lycée et la préfecture
Et vis à vis la cathédrale, 30

Avec ces anonymes en robes grises,
Dans la prière, le ménage, les travaux de couture;
Et que cela suffise...
Et méprise sans envie.
Tout ce qui n'est pas cette vie de Vestale 35
Provinciale,
Et marche à jamais glacée,
Les yeux baissés.

Oh ! je ne puis voir ta petite scène fatale à vif,
Et ton pauvre air dans ce huis-clos, 40
Et tes tristes petits gestes instinctifs,
Et peut-être incapable de sanglots !

Oh ! ce ne fut pas et ce ne peut être,
Oh ! tu n'es pas comme les autres,
Crispées aux rideaux de leur fenêtre 45
Devant le soleil couchant qui dans son sang se vautre !
Oh ! tu n'as pas l'âge,
Oh ! dis, tu n'auras jamais l'âge,
Oh ! tu me promets de rester sage comme une image?...

La nuit est à jamais noire, 50
Le vent est grandement triste,
Tout dit la vieille histoire

Qu'il faut être deux au coin du feu,
Tout bâcle un hymne fataliste,
Mais toi, il ne faut pas que tu t'abandonnes,
A ces vilains jeux !...

55

A ces grandes pitiés du mois de novembre !
Reste dans ta petite chambre,
Passe, à jamais glacée,
Tes beaux yeux irréconciliablement baissés.

60

Oh ! qu'elle est là-bas, que la nuit est noire !
Que la vie est une étourdissante foire !
Que toutes sont créature, et que tout est routine !

Oh ! que nous mourrons !

Eh bien, pour aimer ce qu'il y a d'histoires
Derrière ces beaux yeux d'orpheline héroïne,
O Nature, donne-moi la force et le courage
De me croire en âge,
O Nature, relève-moi le front !
Puisque, tôt ou tard, nous mourrons...

65

70

APPENDICE

Nous donnons ci-après plusieurs poèmes de Jules Laforgue, qui ne figurent pas dans les éditions antérieures des œuvres de cet écrivain, mais qui, pour la plupart, ont paru dans diverses revues au cours des trente dernières années.

Les trois premiers poèmes datent de la toute première période de la carrière littéraire de Laforgue, celle qui précéda son départ pour l'Allemagne en 1881. Les autres, encore qu'il soit malaisé d'en fixer précisément la date, appartiennent vraisemblablement aux années 1882-1883, alors que l'écrivain évoluait de l'esthétique du « Sanglot de la Terre » à celle qui lui fit écrire au cours de la période 1883-1886 les poèmes des « Complaintes » et de « l'Imitation de Notre-Dame la Lune ».

Nous y avons joint : l'histoire des « *Complaintes* » telle qu'elle apparaît au cours des lettres de Jules Laforgue ; des éclaircissements sur la formation du *Concile Féérique*, et certains « premiers états » des *Derniers vers*, là où les variantes au regard de la version définitive sont assez importantes pour faire paraître la méthode de travail de l'écrivain et le souci qui le guidait de donner à sa pensée une forme directe, de plus en plus elliptique et singulièrement originale, aussi bien par sa construction que par son rythme.

Sans vouloir donner ici une « édition critique », nous n'avons pas cru inutile de mettre ces quelques documents à la portée de ceux, de jour en jour plus nombreux, qui s'affectionnent aux moindres témoignages que nous a laissés ce jeune et délicat génie dont la mort, à vingt-sept ans, a interrompu l'œuvre délicate et incomparable.

G. J.-A.

GUITARE

I

Vous qui valsez ce soir, fière et fine mondaine,
Pâle, en brocart noir lacé d'or,
Et, parmi votre cour, passez comme une reine
Et cet éblouissant décor,
Riche, noble, enviée, exquisement aimée,
Vous qui, souvent à l'Opéra,
Ecoutez de profil, pur et calme camée,
Un jour qui n'est pas loin viendra,
Un jour où, quelque prêtre ayant mis en offrande
L'huile sainte sur votre front,
En votre plus beau drap de toile de Hollande
Vos gais héritiers vous coudront :
Puis dans votre cercueil, douce enfant qui sommeille
Sous le drap noir d'un corbillard

Conduit par un cocher ivre encor de la veille
Vous insultant pour un retard,
Lentement vous irez dans cette triste église
Où, les dimanches d'autrefois,
Vous vous abandonniez, frêle, en toilette exquise
Dans l'ouragan d'orgue et de voix.

II

Et les cloches alors, en tumulte, sans trêve,
Hurlent sur la folle cité
Qu'un être qui fut tout est maintenant, ô rêve !
Comme s'il n'eut jamais été !
Mais Paris n'entend rien, dans sa fureur muette,
Morne alambic toujours trop plein,
Qui travaille et qui boue, et chaque jour rejette
Les choses mortes de son sein.
Et tout va comme hier ; cafés, bouges, usines,
Torrent sans fin du boulevard,
Femmes fraîches lorgnant, au soleil, les vitrines
Et qu'en rêvant suit le regard.

III

L'orgue éclate, la nef s'étoile jusqu'au faite
Chacun frissonne autour de vous
Et le *De Profundis* passe, large tempête,
Courbant les foules à genoux.
Mais bientôt, se levant, vos meilleures amies,
Sans y songer, du coin de l'œil,
Comparent les façons plus ou moins alanguies
Dont elles portent votre deuil !
Et leur cerveau ne sent pas la folie éclore
A songer que sous ce drap noir
Vous pourrissez, vous qui leur parliez hier encore,
Et que tout est dit, sans espoir !
Néant ! Néant ! Adieu chaudes nuits de septembre
Sur les terrasses d'orangers :
Jours d'hiver près du feu faisant douce la chambre,
Matins d'avril frais et légers.
Chiffons, bals, fleurs, parfums, passions, fantaisie,
Bouts de spleen devant l'Océan,
Torrent béni des mille ivresses, de la vie,
Tout est fini : Néant ! Néant !

Et voici qu'en l'essor des orgues d'allégresses
Le prêtre vous absout tout bas
Pour cet Eden d'espoir dont rêvaient vos tristesses,
Hélas ! cet au-delà n'est pas !

IV

Car vous irez pourrir, fière et fine mondaine,
Chef-d'œuvre unique de Paris :
Pourrir comme un chien mort : et ce plomb et ce chêne
Sont de dérisoires abris !
Vous, belle ! Vous, grand cœur ! Vous, âme immense ouverte
Aux voix de l'univers profond,
Vous, tout, vous pourrirez, fétide, informe, inerte
Comme une charogne sans nom,
L'enfant chaste, quêtant hier en robe rose,
La femme, et le vieux chien crevé
Que l'on pousse du pied, seront la même chose !
Oh ! l'on se dit : « Ai-je rêvé ? »
Toujours la longue nuit spleenique et solitaire,
Toujours pourrir loin des vivants
Au seul bruit éternel de l'eau filtrant sous terre
Dans le seul sanglot des grands vents.

Vos seins blancs seront secs comme deux vieilles nèfles,
Vos cuisses iront en lambeaux,
Votre nez si mutin ne sera plus qu'un trèfle
Et vos bras que deux maigres os.
Tout pourrira : vos mains qui retenaient les guides,
Au Bois, de si belle façon,
Votre ventre peau flasque, et, se creusant de rides,
Votre cervelle de pinson :
Vos intestins sucrés, vos pieds souples d'almée,
Vos poumons roses, votre cœur,
Et votre clitoris qui vous tordait, pamée,
En de longs spasmes de langueur :
Aux trous de vos yeux bleus rêvera la vermine
Vos blonds cheveux soyeux, ardents,
Tomberont : et pour faire aux vers mous bonne mine
Vous sourirez à belles dents.

V

Et par ces nuits d'hiver où le vent noir s'ennuie
Tandis que, seule, loin de tous,
Votre corps recevra goutte à goutte la pluie
Qui fera vos restes plus mous,

Dans l'éblouissement des lustres féeriques
Jouant sur les beaux cheveux blonds,
Dans les fleurs, les parfums, les danses, les musiques,
Dans le va-et-vient des talons,
Ces habits noirs glacés au monocle très calme
Qui jadis vous faisaient la cour
A de fraîches beautés s'éventant d'une palme
Rediront leurs clichés d'amour.
Tout sans vous ! Le soleil, l'Opéra, l'art, les modes,
.
Et les fleurs, ô Nature aveugle, que tu brodes
Avec les atomes des morts,.....

(Cette pièce relevée sur le manuscrit inachevé semble bien appartenir à la toute première période de la vie littéraire de Jules Laforgue, c'est-à-dire à l'année 1879 ou 1880.)

EXCUSE MACABRE

Margaretha, ma bien-aimée, or donc voici
Ton crâne. Quel poli ! l'on dirait de l'ivoire !
(Je le savonne assez, chaque jour, Dieu merci,
Et me permets d'ailleurs fort rarement d'y boire)
Te voilà !... Dans ces deux trous, deux beaux yeux jadis,
Miroirs de ton âme enrhumée,
Rêvaient... Las ! où sont tes belles tresses d'or, dis,
Margaretha, ma bien-aimée ?

Margaretha, ma bien-aimée, ainsi pour moi
Qui crois qu'ici-bas tout finit au cimetière,
Un vieux crâne est le peu qui reste encor de toi !
Et n'est-ce pas le sort de la nature entière ?
Les Hugos, les Césars, — un peu de cendre au vent ;
Soleils dont la voûte est semée,
Mondes, tout doit un jour s'abîmer au néant,
Margaretha, ma bien-aimée !

Margaretha, ma bien-aimée, et puis enfin
Contemple le cosmos ! l'humanité, qu'est-elle
Dans cet océan plein de vertige ? Un essaim
D'atomes emportés dans la course éternelle !
Et puisqu'en fin de compte, il n'est rien ici-bas

 Qui ne soit vanité, fumée,
Ton crâne..... je puis bien le vendre, n'est-ce pas,
 Margaretha, ma bien-aimée ?

Juillet 1880.

(Communiqué par M^{me} G. Labat,
née Laforgue.)

BALLADE DE RETOUR

Le Temps met Septembre en sa hotte,
Adieu, les clairs matins d'été !
Là-bas, l'Hiver tousse et grelotte
En son ulster de neige ouaté.
Quand les casinos ont jeté
Leurs dernières ritournelles,
La plage est triste en vérité !
Revenez-nous, Parisiennes !

Toujours l'océan qui sanglotte
Contre les brisants irrités,
Le vent d'automne qui marmotte
Sa complainte à satiété,
Un ciel gris à perpétuité,
Des averses diluviennes,
Cela doit manquer de gaieté !
Revenez-nous, Parisiennes !

Hop ! le train siffle et vous cahote !
La-bas, c'est Paris enchanté,
Où tout l'hiver on se dorlotte :
C'est l'Opéra, les fleurs, le thé,
O folles de mondanité
Allons ! Rouvrez les persiennes
De l'Hôtel morne et déserté !
Revenez-nous, Parisiennes !

ENVOI

Reines de Grâce et de beauté,
Venez, frêles magiciennes,
Reprendre votre Royauté :
Revenez-nous, Parisiennes !

(Publié dans *l'Art de la Mode*, septembre 1881.)

NUAGE

Eh ! laisse-moi tranquille, dans mon destin,
Avec tes comparaisons illégitimes !
Un examen plus serré ferait estime
Du moindre Agent !... Toi, tu y perds ton latin.

Preuves s'entendant comme larrons en foire,
Clins d'yeux bleus pas plus sûrs que l'afflux de sang
Qui les envoya voir : me voilà passant
Pour un beau masque d'une inconstance noire.

Ah ! que nous sommes deux pauvres Bourreaux
Exploités ! Et sens-tu pas que ce manège
Mènera ses exploits tant que le... Que sais-je
N'aura pas rentré l'Infini au fourreau?

Là ! faisons la paix, ô sourcils ! prends ta mante :
Sans regrets apprêtés, ni scenarios vieux,
Allons baiser la brise, essuyant nos yeux
La brise..... elle sent ce soir un peu la menthe.

(Publié dans les *Entretiens Politiques et Littéraires*, 3^e année, octobre 1892, avec cette indication : « *Vers inédits antérieurs à 1885.* »)

COMPLAINTÉ DU LIBRE-ARBITRE

Rencontrant un jour le Christ,
Pierrot de loin lui a fait : Psitt !
Venez-ça : êtes-vous fatalist?

Pourriez-vous m'concilier un peu
Comment l'homme est libre et responsable,
Si tout c'qui s'fait est prévu d'Dieu?

Et voici que not' Seigneur Jésus,
Tout pâle, il lui a répondu :
« Ça ne serait pas de refus,

Mais.. votre couduite accnse
Un cœur que le malheur amuse,
Et puis vous êtes sans excuse,

Pire que le méchant soldat
Romain qui m'molesta
Quand j'étais su'l Golgotha.

Dieu, qui voit tout, apprécie
Vot' conduite envers le Messie,
Que vous lui montez une scie.

En Enfer et sans façon,
Vous irez, triste polisson,
Et ce s'ra un' bonne leçon.

Et il lui tourna les talons.
Mais Pierrot dit : « T'en sais pas long,
Car t'as déplacé la question. »

(Publié dans la *Cravache*, 8^e année,
n° 379, samedi 25 mai 1888.)

LA COMPLAINTÉ DES MONTRES

Je suis avec mon tic-tac grêle,
Vade-mecum rond et têtú,
Indispensable sentinelle,
Le cœur sacré d'or revêtu.

Voici le soir.

Grince, musique
Hypertrophique,
Des remontoirs !

Partout, je veille dans vos poches,
Je trône en vos appartements,
Et fais valser éperdûment
Sur les cités folles les cloches

Et puis le soir
C'est la musique
Hypertrophique
Des remontoirs.

Chacun aux foules que je mène
Sens battre mon cœur sur son sein
Chaque maison m'a par dizaines,
Et je remplis des magasins,
Partout, le soir,
C'est la musique
Hypertrophique
Des remontoirs.

Maisons, horlogers, clochers, foules,
Milliards d'échos à mon appel,
Scandé, d'un tic-tac éternel
L'orchestre fou des choses roule,
Et puis le soir
C'est la musique
Hypertrophique
Des remontoirs.

Triturant bien l'heure en secondes
Par trois-mil-six-cents coups de dents,
De leur part au gâteau du temps
Ne faites qu'un hachis immonde.

Et puis le soir,
Hop ! la musique
Hypertrophique
Des remontoirs.

Ah ! plus d'heures ! N'avoir pas d'âge !
Voir les saisons, les jours, les nuits
Flotter dans le halo sauvage
D'un vague éternel aujourd'hui !

Voici le soir :
Grince, musique
Hypertrophique
Des remontoirs.

(Publié dans les *Entretiens Politiques
et Littéraires*, 3^e année, octobre
1892. — Cette pièce est, évidemment,
une première version de la
*Complainte des Mounis de Mont-
martre*.)

Pauvre petit cœur sur la main,
La vie n'est pas folle pour nous
De sourires, ni de festins,
Ni de fêtes : et, de gros sous?

Elle ne nous a pas gâtés
Et ne nous fait pas bon visage
Comme on fait à ces Enfants sages
Que nous sommes, en vérité.

Si sages nous ! Et, si peu fière
Notre façon d'être avec elle ;
Francs aussi, comme la lumière
Nous voudrions la trouver belle

Autant que d'Autres — pourtant quels?
Et pieux, charger ses autels
Des plus belles fleurs du parterre
Et des meilleurs fruits de la terre.

Mais d'ailleurs, nous ne lui devons
Que du respect, tout juste assez,
Qu'il faut professer envers ces
Empêcheurs de danser en rond.

(Publié dans *les Ibis*, n° 4, 1894.)

SOLUTIONS D'AUTOMNE

Tout, paysage affligé de tuberculose,
Baillonné de glaçons au rire des écluses,
Et la bise soufflant de sa pécore emphase
 Sur le soleil qui s'agonise
 En fichue braise.....

Or maint vent d'arpèger par bémols et par dièzes,
Tantôt en plainte d'un nerf qui se cicatrise,
Soudain en bafouillement fol à-court de phrases,
 Et puis en soudines de ruse
 Aux portes closes.

Yeux de hasard, pleurez-vous ces ciels de turquoise
Ruisselant leurs midis aux nuques des faneuses,
Et le linge séchant en damiers aux pelouses,
 Et les stagnantes grêles phrases
 Des cornemuses?

La chatte file son chapelet de recluse,
Voilant les lunes d'or de ses vieilles topazes :
Que ton Delta de Deuil m'emballé en ses ventouses !

Ah ! là je m'y volatilise
Par les muqueuses !
Puis ça s'apaise
Et s'apprivoise
Et larmes niaises
Bien sans cause.....

(Publié dans les *Entretiens Politiques
et Littéraires* 3^e année, octobre
1892.)

MŒURS

O virtuosités à deux et, vrai ! si seules,
Etes-vous bien la clef des havres de l'oubli?
Ou nous faut-il tourner à mort la grise meule
Des froments pour l'Hostie à qui Dieu fait la gueule
En cœur?... Errer jusqu'à l'octroi des ramollis?...
Donc, aux abois, du fond des raides léthargies,
Sous ces yeux badins, morts en pièces de cent sous,
L'âme alitée absout l'heure, et se réfugie
De bonne foi, dans des passés dont la vigie
Ne croit plus d'ailleurs aux : « Sœur Ann' d'où sortez-vous? »
Le bien-être des sens d'un cœur frais par lui-même,
N'était pas fait pour nous, voilà le vrai du vrai.
Qui sait pourtant, si quelque étourdissant « je t'aime »
N'eut pas redrapé net nos langes de baptême !
Nous n'attendions que ça : ce n'est pas un furet.
Rentrez, petits Hamlets, dans les bercails licites.

Poussez, du bout de l'escarpin verni vainqueur,
Ces heures; circulez, ayez l'air en visite,
Voyez âme qui vive, exultez ! Pourtant dites :
Sursum corda ! et tout bas : Ah ! oui, haut le cœur !

(Publié dans les *Entretiens politiques et littéraires*, 3^e année, octobre 1892.)

NOTES

LE SANGLOT DE LA TERRE

1878-1883.

Les poèmes réunis dans ce recueil ont été écrits durant une période de cinq années : celles que Jules Laforgue passa à Paris après avoir quitté le Lycée de Tarbes, et les deux premières années de son séjour à Berlin. A certains d'entre ces poèmes la correspondance de Laforgue permet d'assigner des dates plus précises.

La Chanson du petit hypertrophique est de 1880, « C'est une chose de l'époque où je vous ai connu », dit-il dans une lettre à Charles Henry, de mai 1882.

Le Splen des Nuits de Juillet a été écrit à Berlin en 1882 (cf. lettre à Charles Henry, mai 1882.)

Farce Éphémère est vraisemblablement de 1882 également. Il dit dans une lettre à Madame*** : « Avez-vous lu : *Bonjour Monsieur* dans un volume de Jean Richepin : » *Les Morts bizarres*. Malgré ce *Bonjour Monsieur*, je veux faire un sonnet sur la vie. »

Sieste éternelle est probablement de Coblenz, juillet 1882 : il l'envoya à cette date, à la suite d'une lettre, à Madame ***.

LES COMPLAINTES

1880-1885.

L'édition originale de ce recueil de poèmes porte les indications suivantes :

Les — Complaintes — par — Jules Laforgue, Paris.
— Léon Vanier, libraire éditeur — 19, quai Saint-Michel, 19 — 1885.

Couverture bleu ciel avec en épigraphe :

Au petit bonheur de la fatalité.
Much ado about nothing.

SHAKESPEARE.

Un vol. in-18 de 145 pages, dédié à Paul Bourget, par une dédicace de trois strophes de six vers.

Texte très soigné, petits caractères sur papier très blanc assez épais.

L'achevé d'imprimé est du *10 juillet 1885*.

Tiré à 511 exemplaires.

Le prix en était de trois francs.

Au dos est annoncé : Du même auteur,

L'Imitation de Notre-Dame la Lune selon Jules Laforgue, un petit vol. 2 fr. »

Dans la présente édition certaines *Complaintes* portent une date ou une indication de lieu.

L'édition originale ne porte aucune de ces indications, sauf pour la *Complainte des Cloches* : (à Liège) et celle des *Grands Pins* : (à Bade).

La Table des matières porte : *Table des Matières pour trouver instantanément telle ou telle des Complaintes*.

L'histoire et les intentions des *Complaintes*, les avatars de son impression peuvent se lire au cours même de la correspondance de Jules Laforgue dont nous reproduisons les extraits se rapportant à ce recueil. Jules Laforgue a dit lui-même que l'idée d'exprimer ses sentiments sous la forme populaire de la « *complainte* », transformée par son génie particulier, lui était venue lors d'une fête populaire parisienne : « Je te dirai à toi que ça m'est venu, la première idée, à la fête de l'inauguration du Lion de Belfort, carrefour de l'Observatoire. » (Lettre à Ch. Henry, mercredi, nov. 1885). Cette fête eut lieu le 20 septembre 1880. Il n'a pas fait place dans son volume à quelques *Complaintes* déjà composées, telles que celle de *L'Organiste de Notre-Dame de Nice* qui ouvre le recueil : « *Le Sanglot de la Terre* », et celle des *Montres* publiée posthumément dans les *Entretiens Politiques et Littéraires* d'octobre 1892.

Mai 1882. — « Je n'ai en ce moment aucune idée fixe en poésie. Je suis dégoûté de mon volume, parce

que je me dis : ça n'est pas ça... En attendant, je versifie par ci, par là, au hasard, sans voir une œuvre. Vous trouverez dans cette feuille un sonnet de 1880, c'est le ton et le sujet de ce que j'appelais jadis « mon volume » *Les Spleens cosmiques*... Ce volume, vous ne le connaissez pas dans sa note aiguë... J'en suis dégoûté : à cette époque, je voulais être éloquent et cela me donne aujourd'hui des nerfs. Faire de l'éloquence ne semble si mauvais goût, jobard !... Mais comme je vous dis, je ne vois pas ce que je voudrais que fussent des vers et des poésies. » (Lettre à Ch. Henry.)

C'est la première gestation des « Complaintes », l'abandon de l'esthétique qui avait conduit Laforgue à écrire le volume resté inachevé du *Sanglot de la Terre*.

Coblentz, samedi (25 nov. 1882). — Je travaille. Je me remets à faire des vers. Je veux publier (mais pour donner seulement à mes amis que mes choses intéressent et que cela pourra distraire) un petit volume de poésies toutes neuves qui s'appelleront *Complaintes de la vie* ou *Le Livre des Complaintes*. Ce sont des complaintes lamentables, rimées à la diable. J'y mettrai celle du petit hypertrophique. Il y aura la complainte du Soleil, des Quatre saisons, de la Vieille fille, du Fœtus, du Pharmacien, de la Phtisique vierge, du Père Éternel, de Pan, etc... (Lettre à Ch. Henry.)

Coblentz, vendredi (novembre 1882). — Je retouche mes Complaintes (quel boulet !) Et vous les recevrez bientôt. Encore une fois, est-ce franchement impri-

mable entre nous? Et d'autre part, pourrez-vous vraiment arranger la chose chez Charavay en vous promenant ? (Lettre au même.)

Coblentz, (27 juillet 1883). — Je tiendrai beaucoup à savoir votre impression de mes Complaintes. Je suis en train de les remettre au net...

Je ne songe pas à la *Vie moderne* pour mes Complaintes. Je crois avoir avec ces 50 un petit volume un peu propre. Eh bien ! mon désir serait de faire, — en payant même si nécessaire, — un de ces petits volumes Kistemaekers où sont publiés Huysmans, Mendès, Maupassant, etc... à peine quelques exemplaires, quelques-uns pour moi, c'est-à-dire les quelques êtres que mes choses peuvent, dans ce genre, intéresser et le reste au hasard et au plaisir de l'éditeur. Je ne m'en occuperai pas davantage. Avez-vous des renseignements sur ces petites éditions Kistemaekers et sur ces sortes d'affaires? Si l'affaire m'ennuie ou est chère, j'achèterai pour 50 francs de cuivre, j'y autographierai moi-même mes poésies, peut-être avec quelque machine de mon frère : je ferai mordre et je les ferai tirer sur un bon papier rue Saint-Jacques, à des exemplaires, juste pour les êtres en question. (Lettre au même.)

Coblentz (début d'août 1883). — J'ai maintenant fermé mes 40 complaintes, (préface en vers) et aussi franchement que j'en trouvais d'abord quelques-unes très intéressantes, une dizaine au moins, aussi franchement je déclare que maintenant le tout me paraît petit et éphé-

mère. Ce qui n'est pas éternel est court, et ce qui n'enferme pas tout est bien étroit, mais c'est ce que j'ai fait de mieux. (Lettre au même.)

Jeudi ; 2 août 1883. (Agenda.) — « Fermé mes Complaintes ». (Nouvelle Revue Française, oct. 1920, p. 532.)

Berlin (janvier 1884.) — Avez-vous reçu mes *Complaintes*? Voulez-vous, quand vous aurez un instant, vous en occuper à *votre gré*? Je paierai... Mais que ça paraisse vite et qu'on n'en parle plus. Ça peut-il paraître en avril? (Lettre au même.)

Berlin (janvier 1884.) — Quant à mon pauvre bouquin je trouve sa note effrayante. Figurez-vous que, par suite d'un tas d'ennuis, je vis en ce moment sur mon trimestre avril-juillet et que par suite d'etc., etc... je ne pourrai donner 700 francs à un imprimeur qu'au premier janvier prochain, sans acompte possible que 300 francs en juillet. Mais trouveriez-vous donc bien une machine riche en papier vergé ? Ne vaut-il pas mieux s'adresser à cet idéal Léon Vanier, sur le quai avant d'arriver à Notre-Dame, Léon Vanier qui imprime sur un divin papier d'épicerie des vers de Verlaine, Valade, etc... On lui commanderait une édition, le moins d'exemplaires possibles, de 3^e classe (comme aux pompes funèbres) et on lui donnerait 300 francs en juillet. Ce L... me semble grisé par le succès des illustrations en couleurs de ses livres d'étrennes pour traiter

si « familionairement » un rimeur considérablement modeste ! Merci pour ces tracas. (Lettre au même.)

Berlin, jeudi (avril 1884). — Merci pour tous les ennuis du volume (qui commence à me sembler niais et faux, à distance, mais je m'en f...). Je viens d'écrire au Vanier qui doit être intelligent ayant publié le *Paris Moderne* avec du Verlaine (d'après la crise). Je lui réponds manuscrit définitif. Je verserai les 200 francs en juillet prochain, etc... et je demande des détails sur ce format, exemplaires à part (et qu'on m'envoie les épreuves à moi, c'est bien assez). (Lettre au même.)

Bade, vendredi (juin 1884)... Vous vous êtes donc constitué l'ange gardien de mes *Complaintes*. Je recevrai donc les épreuves ici. Pourvu que le Vanier ne l'oublie pas dans les délices de la campagne. (Lettre au même.)

Bade, lundi (juin 1884). — J'ai voulu te recopier quelques vers. Ne les perds pas. Je n'en ai qu'une copie. Ils te paraîtront peut-être bizarres. Mais j'ai abandonné mon idéal de la rue Berthollet, mes poèmes philosophiques.

Je trouve stupide de faire la grosse voix et de jouer de l'éloquence. Aujourd'hui que je suis plus sceptique et que je m'emballe moins aisément et que, d'autre part, je possède ma langue d'une façon plus minutieuse, plus clownesque, j'écris de petits poèmes de fantaisie, n'ayant qu'un but : faire de l'original à tout prix. J'ai

la ferme intention de publier un tout petit volume (jolie édition), luxe typographique, écrin digne de mes bijoux littéraires ! titre : *Quelques plaintes de la vie*, avec cette épigraphe tirée des *Aveux* :

Et devant ta présence épouvantable, ô mort,
Je pense qu'aucun but ne vaut aucun effort.

J'ai déjà une vingtaine de ces plaintes, encore une douzaine et je porte mon manuscrit je ne sais où.

J'y regrette une chose — certains vers naturalistes y échappés et nécessaires. J'ai perdu de mon enthousiasme, mes naturalismes, comme poète seulement (pour le roman c'est autre chose), (le milieu dans lequel je vis n'est d'ailleurs, pour rien dans ce retour). La vie est grossière, c'est vrai, — mais pour Dieu ! quand il s'agit de poésie, soyons distingués comme des œillets : disons tout, tout (ce sont en effet les saletés de la vie qui doivent mettre une mélancolie humoristique dans nos vers) mais disons les choses d'une façon raffinée. Une poésie ne doit pas être une description exacte (comme une page de roman) mais noyée de rêve. (Lettre à sa sœur.)

Coblentz, vendredi (juillet 1884). — Le Vanier a raison d'attendre, et puis je pourrai revoir la chose et supprimer des grossièretés qu'une vulgaire conception de la force en littérature (l'éloquence, tords-lui son cou, comme dit Verlaine) m'avait induit à y laisser. (Lettre à Ch. Henry.)

Mercredi (mars 1885). — Je ne te réponds qu'après avoir envoyé à Vanier ta figure que je lui conseille et qui ira très bien : d'autant plus que s'il remet la publication de mon malheureux volume au jour où je lui aurai livré ses *armes parlantes* par un artiste d'ici, ce n'est plus la peine d'en parler. (Lettre au même.)

Pendant ce temps, Laforgue écrivait à Vanier ces diverses lettres :

« Je vous renvoie ces épreuves. Vous verrez que j'ai beaucoup ajouté à la pièce *les Voix, etc.* pour moi la plus importante (significative) en ce sens du volume. J'ai numéroté la série des distiques pour l'ordre dans lequel ils seront placés. Une erreur dans cette pièce me désolerait. » (1)

Maintenant pour votre *ex-libris*, enlevez la petite baladeuse, certes. Par quoi la remplacer? Vous dessiner des armes parlantes, j'en serais fort incapable. Si c'est un *ex-libris* pour vos *Complaintes* particulières et non pour vos éditions en général, j'aimerais qu'*** vous mit dans votre « livre ouvert » une figure géométrique (symbole de fatalisme) par exemple, celle du théorème : *la somme des angles d'un triangle est égale à deux droits* (formule qui se trouve dans une de ces

(1) *Complaintes des Voix* qu'on entend sous le figuier bouddhique.

complaintes, d'ailleurs) tout en conservant vos L. V ; ou bien un *alpha* ou un *omega* (symbole également) ou bien ne laisser que le livre ouvert avec vos initiales tout simplement.

Berlin, dimanche. — M. K*** insistant pour un *ex-libris* quelconque, je vous envoie, puisqu'il faut en passer par là, vos initiales gothiques sur enseigne terminées en gousses de pavot. (Pavot ne fait pas allusion à vos livres en général, mais simplement au mien.)

Berlin, mardi. — La petite baladeuse (le nom n'est pas de moi) est fort gentille, mais serait déplacée dans le cas présent. Je connais des peintres ici, mais aucun du nom de Wagner. Je tâcherai de vous faire dessiner les « armes parlantes » en question par un vignettiste qui n'est pas à Berlin en ce moment. Il faudrait attendre peut-être deux mois. En attendant, le mieux ou du moins le plus expéditif est je crois, de mettre mes pavots pour mes *Complaintes*. C'est à peu près propre et tout en traits simples. Ça ne tire pas l'œil. Il me tarde bien que tout cela soit arrangé. Mettez-moi donc mes pavots pour moi. Je vous aurai votre Vanier poétique pour vos autres titres. C'est dit.

Il écrit à M. Charles Henry :

Berlin, vendredi (avril 1885) « Tu me combles pour la *Revue Indépendante*. Peste, oui, je voudrais bien y

paraître ! Si on prenait dans les *Complaintes*, ce serait absolument dans les choses déjà corrigées (celles-là ont été revues et parfois modifiées). Les épreuves que tu vois ne sont rien à côté de celles que j'envoie à Vanier et j'en suis bien soulagé. Par exemple celle des *formalités nuptiales* dont tu me parles : j'ai mis *angle* comme on dit dans le *rayon* (pas géométriquement ni typographiquement) mais *jet* comme d'une lanterne sourde de voleur. Je crois qu'on peut garder *angle*, *cercle* ferait le vers impossiblement faux d'ailleurs.

...Sais-tu du nouveau ? As-tu des conjectures sur ce qui se passe dans les hautes sphères de l'administration éditoriale sise en l'encéphale de Vanier ? T'a-t-il jamais dit une date pour la... livraison du volume ? As-tu les épreuves telles que je les ai renvoyées ? Elles sont un peu délicates, surtout dans les additions. — Crois-tu qu'on s'en tirera, et que, du moins, Vanier y met de la bonne volonté et un brin d'amour-propre ?

Mai 1885. — Je ne te parle pas de mes *Complaintes* : tu es autant que moi au courant de cette histoire lamentable. On décernera à Vanier le nom de Fabius Cunctator... (Lettre au même.)

Le volume parut enfin en juillet 1885. De Coblenz, où il le reçut, Jules Laforgue écrivait à son éditeur :

Coblenz, jeudi. — Enfin ! Mais hélas, page 118 que vous m'avez escamotée, — au 5^e vers manquent trois syllabes ainsi :

Quand t'ai-je fécondée à jamais ! Oh ! ce dût...
au 7^e lire :

Je t'ai, tu m'as, et non : tu nias.
et au même vers : *Partout* au lieu de *Partant*.
Enfin, c'est fini ! Et le reste a bonne mine.

Toute l'affaire de l'*ex-libris* et de la vignette se réduisit sur la couverture à un minuscule fleuron typographique de grappes et feuilles de vigne.

Dans une lettre datée de Hombourg (novembre 1885), Laforgue retourne à Ch. Henry, après correction, un article que ce dernier doit publier sur les « Complaintes ». Dès l'été précédent un article avait paru le 31 août dans la *République Française*, signé X***; il était dû à la plume de l'ancien maître d'études de Laforgue et futur ministre M. Théophile Delcassé. Il parut également des comptes rendus des *Complaintes* dans *La Lutèce* du 9-16 août 1885 (Leo Trezenick), dans la *Revue Moderniste* du 30 septembre 1885 dans la *Revue Contemporaine*, septembre 1885, p. 109, article fort sévère, signé V*** (Ch. Vignier) et dans *La Basoche* (1885) (art. de M. Gustave Kahn).

Est-il nécessaire de remarquer le caractère parodique de certaines Complaintes, par exemple la *Complainte-placet de Faust fils*, parodie d'une pièce de Sully Pru-

d'homme et la *Complainte du vent qui s'ennuie la nuit*, parodie du *Jet d'eau* de Baudelaire.

—

Certaines Complaintes avaient paru dans la revue *Lutèce* avant la publication du recueil, savoir : *Complainte propriétaire à l'Inconscient*. — *Complainte de Faust fils* (8 mars 1885) *C. de cette bonne lune* (22 mars 1885). *C. des blackboulés* (17 mai 1885). *C. sur certains temps déplacés*, *C. des Condoléances au soleil* (21 juin 1885). *C. Litanies de mon Sacré cœur* (19 juillet 1885.)

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

1883-1886.

Seuls avaient parus du vivant de Laforgue, *Avertissement*, *Romance*, *Soir de fête*, *Les Chauves-Souris* (*La Vogue*, n° 2, 2 mai 1886) *Aquarelle*, sous le titre *Aquarelle en cinq minutes* (*le Décadent*, 25 septembre 1886).

La plupart des autres parurent posthumément dans la *Revue Indépendante* avril 1888 et décembre 1888; les pièces *Dimanches*, *XVI*, *Le brave, brave automne* et *Complainte des Crépuscules célibataires* parurent d'abord dans *l'Art Moderne*, 9 octobre 1887 au cours d'un article de M. Félix Fénéon.

Une bonne partie de ce recueil fut reproduite textuellement dans le *Concile Féerique* ou prise pour thème des poèmes réunis sous le titre « *Derniers vers* » (cf. plus loin) : aussi avons-nous cru légitime, contrairement aux éditions précédentes, de placer avant ces deux recueils celui des *Fleurs de Bonne Volonté* qui en est la source.

Contrairement à toutes les autres épigraphes anglaises qui ont été empruntées par Laforgue à *Hamlet* de Shakespeare, l'épigraphe du poème LV (*Dimanches*) est tirée de *As you like it* (II, 7, 34).

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE

1882-1885.

L'édition originale de ce recueil est une plaquette in-12 de 72 pages, sous couverture glacée, blanche, portant ces indications :

L'Imitation — de — Notre-Dame la Lune — selon — Jules Laforgue — Paris — Léon Vanier — éditeur des Modernes — 19, quai Saint-Michel, 19 — 1886.

Le recueil était achevé dès 1885 comme nous le montre une lettre de Jules Laforgue à Charles Henry, datée : Bade, samedi 1885. « Kahn t'a peut-être parlé d'une Imitation de Notre-Dame la Lune, une trentaine de pièces. C'est fini, archi-copié. Je n'y ajoute plus une virgule et m'en débarrasserai à Paris, le mieux possible, en payant, naturellement. »

Ce recueil de Laforgue est assurément celui où il a déployé le plus d'ingéniosité rythmique ; vers de quatre,

cinq, six, neuf, dix pieds, combinaisons de rythmes dont quelques-unes tout à fait neuves, (comme celle, par exemple, de la première pièce des *Locutions des Pierrots* en décasyllabes et heptasyllabes) combinaisons de rimes et d'assonnances (cf *Lunes en détresse*, par exemple) : ce sont là des témoignages nombreux de sa virtuosité prosodique. Il n'en est que plus surprenant de remarquer ici et là des vers dont le nombre est incorrect par suite de pures inadvertances. (4^e vers de *Pierrots* (*on a des principes*); 23^e vers de la pièce suivante; 1^{er} vers de la 10^e strophe de *Nobles et touchantes divagations*; 10^e de la pièce suivante, etc...) ou qu'on ne peut expliquer que par une prononciation fautive, telle *fiance* (dans *Petits Mystères*) ne comptant que pour deux syllabes : *bibliothèques*, (dans *Litanies des derniers quartiers*) ne comptant que pour quatre syllabes; ce même mot se retrouve d'ailleurs à deux reprises, avec cette même prononciation, dans d'autres recueils de Laforgue, dans la *Complainte de Notre-Dame des Soirs*, et dans la pièce XVIII des *Fleurs de bonne volonté*. Il y faut voir probablement l'influence de certaines habitudes provinciales, comme on trouve chez Rimbaud le mot « pillier » prononcé, à l'ardennoise, « piller ». : *L'absinthe aux verts pilliers*.

CONCILE FÉERIQUE

1886.

Le *Concile féerique* parut d'abord dans le n° 12 de *la Vogue* (12-19 juillet 1886) p. 405-413. Une édition sous forme de plaquette en fut faite presque aussitôt après (Paris, Publications de *la Vogue* — 1886 — in-8° de 16 pages à couverture rouge.)

Le *Concile féerique* n'est pas à proprement parler une œuvre *originale*, car il a été, assez curieusement, formé par Laforgue de la réunion de cinq poèmes qui figurent dans le recueil des « *Fleurs de bonne volonté* ». Les modifications apportées par Laforgue consistent en de très légères variantes, la mise en dialogue des diverses pièces, et la disposition différente de certains passages.

Le *Concile Féerique* est ainsi composé de :

1°. — *Petites Misères d'août* (poème figurant sous le N° XXXI des *Fleurs de bonne volonté*) à l'exception des cinq derniers vers.

Aucune variante autre que des capitales mises à la place de minuscules, et réciproquement.

2°. — *Petites misères de juillet* (poème N° IX des *Fleurs de bonne volonté*), à l'exception des deux strophes, initiale et terminale. Texte identique pour le reste.

3°. — *Esthétique*. — (poème XLII des *Fleurs de bonne volonté*).

Ce poème devient ici le monologue du *Monsieur*, avec les variantes suivantes :

C'est leur mot d'ordre que j'apporte.
Des fleurs de chair, bien ou mal mises,
Des airs fiers ou seuls selon l'heure.

au lieu de :

Voici l'avis que j'en rapporte
C'est des fleurs diversement mises
Aux airs fiers ou seuls selon l'heure.

8° vers : Nous les aimons, elle demeure

au lieu de :

Nous jouissons. Elle demeure.

10° vers : Laforgue a introduit une apostrophe à la place d'un e muet.

« Elles veulent qu'on les trouv' belles », pour corriger une erreur de métrique.

4°. — *Notre petite compagne*. — (Poème XLV des *Fleurs de bonne volonté*.)

Ce poème forme ici le monologue de la *Dame*, avec cette seule variante au 15° vers « braves » au lieu de « naïfs ».

5°. — *Le bon apôtre* (poème XXII des *Fleurs de bonne volonté*); au 3^e vers « humains » au lieu de « de sœurs ».

6°. — Les cinq derniers vers de *Petites misères d'août* (cf plus haut) avec cette seule variante « autochtones » au pluriel au lieu de singulier.

Pour raccorder dans le *Concile féerique* les poèmes « Notre petite Compagne » et « Le Bon apôtre », Laforgue a composé six vers qui forment à cet endroit le début de la partie du *Chœur*.

Cette formation singulièrement ingénieuse d'un poème dialogué avec des poèmes écrits antérieurement est affirmée encore par une note que l'on relève sur les marges de la copie de *Notre petite compagne*, note de la main de Laforgue et où il dit :

« Ces deux pièces en une. »

Dialogue.

LUI. — (La femme, mûre ou jeune fille...)

ELLE. — (Si mon air vous dit quelque chose...)

Le Monsieur

La Dame

Le Chœur

Touchant accord.

Lui nerveux

Qui se penche

Sur sa compagne aux larges hanches

Aux longs caressables cheveux

Touchant accord
Joli motif
Décoratif
En attendant la mort.
Oui, l'on a beau baver les plus fières salives...

Le Chœur

Le serpent de l'amour...

Ce dernier vers est le début de la strophe qui ouvre les *Petites misères de juillet* : il semble donc bien que Jules Laforgue n'est pas arrivé sans tâtonnement à disposer dans l'ordre où nous les trouvons dans le *Concile féerique* les divers morceaux qu'il empruntait à un recueil qu'alors il avait probablement renoncé à publier, et d'où il devait, peu après, tirer la substance des poèmes auxquels on a donné le titre général de *Derniers vers*.

DERNIERS VERS

1886-1887.

Toutes les pièces de ce recueil formé posthumément et publié en 1890 par les soins de MM. Edouard Dujardin et Félix Fénéon, ont paru successivement du vivant de Jules Laforgue.

L'Hiver qui vient, et *Le Mystère des Trois cors* (sous le titre *La légende des Trois cors*) (*la Vogue*, II, 5-16 août 1886). — III. *Dimanches* et IV. *Dimanches* (*la Vogue* II, 7-30 août 1886). — *Pétition* et *Simple Agonie* (*la Vogue* III, 1-11 octobre 1886) *Solo de Lune* (*la Vogue* III, 3-25 octobre 1886). *Légende* (*la Vogue*, III, 1-11 octobre 1886).

Les pièces IX et X formaient d'abord un seul poème publié dans la *Vogue*, III, 8-4 décembre 1886, sous le titre « les Amours » avec cette épigraphe :

Arrêtons-nous, Amour,
Contemplons notre gloire

PÉTRARQUE.

Sur une Défunte parut, en un texte sensiblement différent, dans la *Revue Indépendante* n° 1, nov. 1886.

La matière et certains vers des *Derniers vers* sont empruntés aux *Fleurs de bonne volonté*.

III. *Dimanches* (aux pièces XVIII, XXX, XXVIII, XX, V, et XXIV.)

IV. *Dimanches* (à la pièce XXX.)

Pétition (à la pièce XXXVII).

Solo de lune (à la pièce LII).

Légende (à la pièce XLIV).

IX (à la pièce II).

X (à la pièce XXXVI).

Sur une défunte (à la pièce LII).

Nous reproduisons ici les versions originales de *C'est l'automne* et de *Pétition* qui présentent avec le texte définitif les variantes les plus considérables :

C'EST L'AUTOMNE

C'est l'automne, l'automne, l'automne,
Le grand vent et toute sa séquelle
De représailles.....
Rideaux très clôture annuelle,
Chute des feuilles, des Antigones, des Philomèles,
Mon fossoyeur les remue à la pelle.....

Vivent l'Amour et les feux de paille !

Les vierges inviolables et frères
Descendent vers la petite chapelle,
Dont les chimériques cloches
Hygiéniquement les appellent ;
Comme tout se fait propre autour d'Elles !
Comme tout est Dimanche !

Comme on se fait dur et boudeur à leur approche...

Ah ! moi je demeure l'ours blanc,
Je suis venu sur les banquises,
Moi, je ne vais pas à l'Eglise,
Moi, je suis le grand chancelier de l'Analyse,
 Bien que d'un cœur encor tremblant,
 Ça se comprend....

(Pourtant, pourtant qu'est-ce que cette anémie?
Voyons, confiez vos chagrins à votre vieil ami...)

Ah ! je me tourne vers la mer, les éléments,
Et tout ce qui n'a plus que les noirs grognements

Mariage, ô dansante bouée.
Portant pavillon des Armoriques roses,
Mon âme de Vaisseau-fantôme,
Va, ne sera jamais renflouée,
 Elle est la chose
Des sautes de vent, des bandes de pétrels, des nuées.

Hissao ! Levez l'ancre !
Hissao ! les Ithaques
Voguent dans les bruines...
Nous reviendrons à Pâques,
Où à la Saint'Catherine
Reprendre nos manteaux.

PÉTITION

Angoisse des carrefours sans fontaine,
Mais avec à tous les bouts des fêtes foraines.

Jamais franches, ou le poing sur la hanche,
Par le temps qui court
Avec toutes l'Amour s'échange,
Simple et sans foi comme un bonjour.

O fleurs d'oranger cuirassées de satin,
Elle s'éteint
La mystique Rosace
A voir nos noces
De sexes livrés à la grosse
Courir en valsant vers la Fosse
Commune...

Pas d'absolu
Des compromis,
Tout est pas plus,
Tout est permis.

Et cependant, ô du Mal, laissez-moi, Circés
Sombrement coiffées à la Titus
Avec des yeux en grand deuil comme des pensées;
Et passez,
Béatifiques Vénus
Étalées découvrant leur gencives
Tout vives
Et leurs aisselles au soleil
Comme on bâille après le sommeil,
Tenant sur fond d'or le lotus
Des sacrilèges domestiques,
Et faisant de l'index : *motus* !

Passez, passez, encor que les yeux vierges
Ne soient que cadran d'émail bleu
Marquant telle heure que l'on veut,
Sauf, à cacher leur heure immortelle
Et tout ce qui est bien elles.
O nuptiales, animales,
O blanchissages,

O à tout âge,
Oh ! leur chambre...
On peut les en faire descendre.
Et les petits soins secrets
Et leurs tristes voix sans timbres,
Et leur salive de gingembre,
Et leur suicide à froid
Et puis l'air de dire « de quoi »...
Sans doute au premier mot
On va choir en syncope
(On est si vierge à fleur de peau).
Mais leur destinée est bien interlope.

Oh ! qu'elle laissât là le rôle d'ange,
Et adoptât l'homme comme égal,
Et que ses yeux ne parlent plus d'Idéal.
Mais simplement d'humains échanges !
A la fin des journées,
Quand les Tambours, quand les Trompettes
Ils s'en vont sonnant la retraite,
Et qu'on prend le frais sur le pas des portes
En vidant les pots de grés,
A la santé des années mortes
Qui n'ont pas laissé de regrets.
Ton ton, tontaine, ton ton,...

TABLE DES MATIÈRES



DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

I. — Avertissement	7
II. — Figurez-vous un peu	9
III. — Mettons le doigt sur la plaie	11
IV. — Maniaque	13
V. — Le vrai de la chose	15
VI. — Rigueurs à nulle autre pareilles. . .	17
VII. — Aquarelle en cinq minutes	18
VIII. — Romance	20
IX. — Petites misères de juillet.	22
X. — Esthétique (<i>Je fais la cour à ma des-</i> <i>tinée</i>)	26
XI. — Dimanches (<i>O Dimanches bannis...</i>). .	28
XII. — Dimanches (<i>Oh! ce piano...</i>)	30
XIII. — Avant-dernier mot	32
XIV. — L'éternel quiproquo	34
XV. — Petite prière sans prétentions . . .	36
XVI. — Dimanches (<i>Le ciel pleut...</i>)	37
XVII. — Cythère	39
XVIII. — Dimanches (<i>Je m'ennuie...</i>)	41

XIX. — Albums	43
XX. — Célibat, célibat, tout n'est que célibat	45
XXI. — Dimanches (<i>Je ne tiens que des mois...</i>)	47
XXII. — Le bon apôtre	49
XXIII. — Petites misères d'octobre	51
XXIV. — Gare au bord de la mer	53
XXV. — Impossibilité de l'infini en hosties. .	55
XXVI. — Ballade	57
XXVII. — Petites misères d'hiver	59
XXVIII. — Dimanches (<i>Les nasillardes cloches...</i>)	61
XXIX. — Le brave, brave automne	63
XXX. — Dimanches (<i>C'est l'automne</i>)	65
XXXI. — Petites misères d'août.	67
XXXII. — Soirs de fête.	70
XXXIII. — Fifre	71
XXXIV. — Dimanches (<i>N'achevez pas la ritournelle...</i>)	73
XXXV. — L'aurore promise.	76
XXXVI. — Dimanches (<i>J'aurai passé ma vie...</i>). .	79
XXXVII. — La vie qu'elles me font mener . . .	81
XXXVIII. — Dimanches (<i>Mon sort est orphelin...</i>). .	84
XXXIX. — Petites misères de mai	86
XL. — Petites misères d'automne.	88
XLI. — Sancta Simplicitas	90
XLII. — Esthétique (<i>La femme mûre ou jeune fille</i>)	92
XLIII. — L'île	94
XLIV. — Dimanches (<i>J'aime, j'aime de tout mon siècle...</i>)	97
XLV. — Notre petite compagne	100
XLVI. — Complainte des Crépuscules célibataires	102

XLVII. — Ève, sans trêve.	105
XLVIII. — Dimanches (<i>Le Dimanche, on se plait.</i>)	107
L ¹ . — La mélancolie de Pierrot	110
LI. — Cas rédhibitoire (<i>Mariage</i>).	112
LII. — Arabesques de malheur	114
LIII. — Les chauves-souris	116
LIV. — Signalement	118
LV. — Dimanches (<i>Ils enseignent</i>).	120
LVI. — Air de binou	122

LE CONCILE FÉRIQUE

Le Concile féérique	125
-------------------------------	-----

DERNIERS VERS

I. — L'hiver qui vient.	143
II. — Le mystère des trois cors	147
III. — Dimanches (<i>Bref, j'allais me donner</i>).	151
IV. — Dimanches (<i>C'est l'automne</i>)	155
V. — Pétition	159
VI. — Simple agonie	163
VII. — Solo de lune	167
VIII. — Légende	173

¹ La pièce XLIX manque.

IX. — <i>Oh ! qu'une, d'Elle-même.</i>	177
X. — <i>O géraniums diaphanes</i>	180
XI. — <i>Sur une défunte</i>	184
XII. — <i>Noire bise, averse glapissante</i>	188

APPENDICE

Appendice.	195
Guitare	197
Excuse macabre.	203
Ballade de retour	205
Nuage	207
Complainte du libre-arbitre.	209
La complainte des montres	211
<i>Pauvre petit cœur sur la main.</i>	214
Solutions d'automne.	216
Mœurs.	218
Notes.	220
Variantes :	
C'est l'automne	242
Pétition	245

Red

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

II

— POÉSIES —

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ
LE CONCILE FÉERIQUE. — DERNIERS VERS
APPENDICE



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMXXII

NS 5 d 7



MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois.

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercur de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préoccupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, de philosophie, de science, d'économie politique et sociale des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce

qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercur de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un manie-ment aisé. Une Table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercur de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

**Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande
adressée 26, rue de Condé, Paris-6^e**

Chartres. — Imprimerie Félix LAINÉ.

23
77
17 1 8
10 1 10 10
2 11

6 1/2 10 1 10

